

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[La] destruction de la Ligue, ou La réduction de Paris [Document  
électronique] : pièce nationale en 4 actes / [par L.-S. Mercier]

## PREFACE

pV

C'est à la poésie dramatique qu'il appartient  
d'animer l'histoire languissante et froide  
dans ses narrations ; de retracer avec précision  
et vérité les événements les plus faits  
pour instruire les siècles futurs, en leur exposant  
les tableaux des calamités passées ;  
calamités toujours prêtes à renaître, et que  
les hommes ne pourront éviter qu'en rejetant  
les opinions absurdes de leurs ancêtres,  
et en gémissant sur leur aveuglement et leur  
frénésie. C'est un miroir immortel, où l'homme  
aperçoit combien il lui importe de dissiper  
l'erreur, toujours si funeste, et toujours  
si prompte à dominer la plus nombreuse portion  
du genre-humain.

On a voulu peindre dans ce drame, l'époque  
la plus désastreuse et la plus extraordinaire  
de nos annales. Jamais le fanatisme,  
dans aucun siècle, ne leva une tête plus  
hideuse et plus triomphante. La foule des  
événements, le caractère des personnages,  
les combats opiniâtres de la politique et de  
la superstition, les talents, les erreurs, le  
courage et les crimes, tout fait tableau ;  
et ce tableau n'est pas indifférent à tracer.  
Il exposera, dans un jour évident, par quel  
singulier hasard est monté sur le trône de  
France, le père de la dynastie régnante.  
On aimera, je crois, à contempler de quel  
orage fut agité et battu le tronc nud et dépouillé,  
qui, reverdissant depuis, a étendu

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

pV1

ses branches et ses superbes rameaux sur plusieurs trônes de l' Europe : haute fortune qu' elle ne contemple aujourd' hui qu' avec des yeux jaloux. Mais à quoi tenoit-il alors que la France ne prît une autre forme et une toute autre combinaison ? Tous les esprits étoient ardents et fiers à l' excès, avoient une volonté forte et déterminée. Tous les bras étoient vigoureux et armés ; la force, l' opiniâtreté, l' enthousiasme, tout annonçoit la vie du corps politique. Pourquoi cette force immense ne fut-elle pas dirigée, dans ce siècle de barbarie, par des idées saines et des principes restaurateurs de la liberté ? Pourquoi un peuple a-t-il épuisé sa constance pour des chimères, au-lieu de conquérir des avantages réels, et qui étoient alors en sa puissance ? Ainsi, par une opposition fatale et trop bien marquée dans l' histoire, le courage et les lumieres ne se rencontrent jamais ensemble. L' intrépidité soutenue appartient à tel siècle, et ce n' est qu' une force aveugle qui se meut au hasard. Les idées politiques et justes naissent dans un autre siècle, et les bras sont énervés, amollis, les ames foibles, dégradées, sans vigueur et sans caractere. Les temps de nos guerres civiles sont ceux où, malgré le fanatisme, le philosophe aime à reconnoître du moins les ames fortes, hardies, passionnées ; et il regrette alors que ces rares vertus de l' homme n' ayent pas été appliquées avec plus de discernement à des causes vraiment grandes, patriotiques, et dignes de sa valeur.

pV11

Ainsi le fanatisme de ce siècle doit être doublement en horreur aux philosophes, en ce qu' il a corrompu ce qu' il y a souvent sur la terre de plus utile à un peuple opprimé et généreux ; la guerre civile. Nos voisins sont sortis triomphants avec la liberté, de ces mêmes guerres où s' agitoient leurs nobles courages. L' Angleterre, la Hollande, la Suisse, etc. Ont racheté de leur sang les droits de l' humanité ; et nous, après tant d' efforts, de combats, lorsque ces mêmes convulsions révéloient la force des individus et le tempérament robuste de l' état, las, affaissés,

retombant sur nous-mêmes, nous avons  
ployé sous le joug de Richelieu, vingt-deux  
ans, après tant d'exemples de fermeté et de  
constance. On s'étoit égorgé pendant  
trente-cinq ans pour des illusions ; et la nation,  
ayant l'épée au poing, ne sut ni connoître  
ni raisonner ses vrais intérêts politiques.  
Remontons à l'origine de cette ligue fameuse  
qui pouvoit régénérer l'état, et ne fit  
que le troubler ; qui fut d'abord instituée par  
les plus sages motifs, et dégénéra par le  
fanatisme des prêtres ; qui eut de grands hommes  
et de véritables patriotes pour appui,  
et qui ensuite se perdit honteusement dans  
l'absurdité des querelles théologiques. Tâchons  
de découvrir ce que les historiens timides,  
prévenus ou adulateurs, ont craint  
d'exposer. à un certain éloignement, les  
vraies causes des événements disparaissent,  
et l'on ne voit plus que les couleurs  
prédominantes qu'il a plu à certaines plumes  
trompées ou vénales de donner aux objets.

pV111

Appuyons-nous sur les faits ; cherchons sur-tout  
quelle étoit alors la disposition d'esprit  
des peuples : elle laisse une empreinte visible,  
et la vérité nue a une énergie qui lui  
est personnelle.  
L'administration paternelle de Louis Xii  
fut malheureusement de courte durée. Malgré  
plusieurs fautes politiques, il laissa le  
royaume riche, bien cultivé ; et la culture  
est le gage le plus assuré de l'heureuse  
population. Et jettant les yeux sur son successeur,  
ce bon roi, dont on doit bénir la mémoire,  
et qui se connoissoit en hommes, s'écrioit,  
en soupirant : *oh ! Nous travaillons en vain ;  
ce gros garçon nous gâtera tout.* il ne  
prophétisa que trop bien. François Ier n'eut  
aucune des qualités nécessaires pour gouverner  
un état. Il en eut même de funestes. Une  
bravoure déplacée, un esprit dissipateur, une  
présomption orgueilleuse, du goût pour une  
domination arbitraire, un faste prodigue,  
une avidité coupable séparèrent dès-lors les  
intérêts du prince de ceux de ses peuples.  
Son amour pour les arts naissants tenoit plutôt  
à la passion du luxe qu'à celle de l'humanité.  
Ce ne sont pas, en effet, les tableaux,  
les statues, les palais, la musique, les vers

et les chansons, jouissances particulieres des  
exacteurs et des déprédateurs publics, qui  
établissent le bonheur d' une nation. Les écrivains  
eux-mêmes se sont trompés trop fréquemment  
à ces marques équivoques.  
Mais la postérité de François Ier n' occupa  
le trône que pour en être l' opprobre.  
Quatre regnes détestables et successifs, marqués

p1X

par tout ce que le crime et le vice  
ont de honteux et de funeste, écraserent  
le royaume ; et dans l' espace de quarante-deux  
ans, ce ne fut qu' un enchaînement  
de violences, de cruautés et de perfidies.  
La mollesse de Henri II et son abnégation devant  
la duchesse de Valentinois et ses favoris ;  
la puérile foiblesse de François II aux  
genoux des princes de Guise et de leurs  
créatures ; la férocité et la démence de  
Charles IX ; les débauches infames de Henri  
III, ses viles superstitions, ses profusions  
immenses ; tous ces rois pervers dégradèrent  
la majesté royale, la nation française  
et l' humanité. Ils offrent à la main équitable  
de l' histoire une physionomie propre à  
y graver la honte ; car elle doit une flétrissure  
particuliere à ces grands ennemis de  
la patrie, qui la déchirerent du haut de leur  
trône.  
Catherine De Médicis avoit, pour étendre  
son autorité, d' un côté le poison, et de l' autre  
une troupe de filles galantes pour corrompre,

pX

énervier les princes de la cour, et attirer  
à elle tous les secrets. Elle cherchoit  
la pierre philosophale avec ses sorciers et ses  
souffleurs ; et non moins avide de fouler le  
peuple avec ses traitants italiens, elle envoyoit  
le roi faire enregistrer au parlement  
les édits que cette infame troupe avoit fabriqués.  
Le roi alloit, avec une sorte d' intrépidité,  
affronter la haine et le mépris  
des peuples.  
Les hommes sont bien patients ; mais à la  
fin, quand ils sont trop outragés, ils se

réveillent de leur léthargie, deviennent furieux, et réagissent contre un pouvoir tyrannique. Les désastres publics prouvent toujours que le gouvernement est très-mauvais. Tous les ordres de l' état, également mécontents, se souleverent presque à la fois. Voilà ce qui donna de la force et du caractère à la ligue naissante ; et je crois découvrir sa véritable origine dans l' extrême malheur des peuples. Différents prétextes échauffèrent sans doute les esprits ; mais tous parurent se réunir contre le trône. Les vrais motifs des guerres civiles ne furent pas la *défense du catholicisme* . Il faut lire, dans les écrits du temps, de quelle haine juste et violente on étoit animé contre les enfants de Catherine De Médicis, et les plaintes aiguës qu' on jetoit de toutes parts. Le peuple aperçut alors le duc de Guise, brave, généreux, magnanime, populaire, gémissant sur son oppression, le consolant, le soulageant ; on le vit comme le protecteur de la nation et le réclamateur de ses droits oubliés.

pX1

Il y avoit le parti des *politiques* , qui, pour être le moins nombreux, n' en avoit pas moins d' influence sur les esprits. Tous les protestants non fanatiques, tous ceux qui pensoient, furent de ce parti, qui tendoit réellement à la réforme des vexations émanées du trône. Le duc d' Alençon se mit à la tête ; le roi de Navarre et le prince de Condé, réputés catholiques, se rangerent sous le même étendard ; plusieurs hommes vertueux, distingués par leurs lumières, embrassèrent ce parti, et notamment le sage et brave Lanoue, qui, d' après des conseils mûrement pesés, fit recommencer la guerre civile. De quelque manière enfin que l' on envisage la ligue dans ses commencements, on ne peut la considérer que comme un combat entre la tyrannie et la liberté. La preuve la plus authentique, c' est qu' en un instant tout devint soldat en France, d' un bout du royaume à l' autre. Paysans, bourgeois, artisans, tous se jetterent avec ardeur dans cette guerre civile ; ce qui démontre que les hommes étoient parvenus à ce degré d' impatience de leurs maux, où, las de souffrir, ils tranchent leurs liens avec le glaive.

On les vit échanger leur vie contre le seul  
espoir du soulagement.  
Quand vous verrez la tyrannie, l' anarchie

pX11

n' est pas éloignée. Nous ferons quelques réflexions  
sur la guerre civile. C' est la plus affreuse  
de toutes, sans doute ; mais c' est  
la seule, peut-être, qui soit utile, et  
quelquefois nécessaire. Quand un état est parvenu  
à un certain degré de dépravation et d' infortune,  
il est agité de mille maux intérieurs.

La paix, qui est le plus grand bien, lui est  
échappée, et cette paix ne peut plus être  
malheureusement que l' ouvrage de la guerre  
civile. Il faut alors la conquérir les armes  
à la main, pour rétablir l' équilibre. La nation  
qui sommeilloit dans une inaction molle,  
sentiment habituel de l' esclave, ne reprendra  
sa grandeur qu' en repassant par ces épreuves  
terribles, mais propres à la régénérer.

Ce n' est qu' en tirant l' épée, que le citoyen  
pourra jouir encore du privilege des loix ;  
privilege que le despote voudroit ensévelir  
dans un éternel silence.

Deux nations voisines et égales en force,  
qui se font la guerre, ne gagnent, après de  
longues secousses, qu' un épuisement mutuel.

Elles se choquent d' une maniere toujours  
funeste ; elles sont dans l' impuissance  
de se fondre l' une dans l' autre, et la guerre  
conséquemment ne fait qu' accroître et irriter  
leurs blessures. L' auteur de *l' esprit des  
loix* dit que la vie des états est comme  
celle des hommes. Deux nations armées se  
font donc des maux irréparables, et le sang  
est versé dans d' inutiles batailles. Mais la  
guerre civile est une espece de fièvre qui  
éloigne une dangereuse stupeur, et raffermir  
souvent le principe de vie. Les intérêts de

pX111

cette guerre sont toujours connus. Chaque  
esprit les discute ; et après les attentats  
tyranniques, elle devient même inévitable,  
parce qu' elle rentre alors évidemment dans  
le cas de la défense naturelle, et que chacun  
est appelé à soutenir ses droits. Une criminelle  
neutralité devient même impossible aux citoyens.

L' ambition, la folie, la vaine gloire des conventions de famille, des traités obscurs ou bizarres, des intérêts presque toujours étrangers aux peuples, font les autres guerres. La guerre civile dérive de la nécessité et du juste rigide ; le droit incontestable étant violé, la guerre réparatrice devient légitime, parce qu' il n' y a plus d' autres moyens pour la partie lésée. Cette guerre que j' appellerois sacrée, est vraiment entreprise pour le salut de l' état. Quant aux suites, rarement sont-elles funestes à ce même état. Les nations sortent redoutables de ces débats intestins. Les lumières politiques sont plus répandues, les bras plus fermes et plus exercés. La fureur et la violence de cette guerre la rendent même de courte durée ; elle ne connoît pas ces temporisations cruelles, dictées par des chefs tranquilles au fond de leurs cabinets ; elle ne connoît pas ces reprises qui éternisent les combats et font couler goutte à goutte le sang des hommes. Le sang coule à propos et élançé de veines généreuses ; la querelle est promptement vidée ; l' état tombe, ou est réparé.

pX1V

Voyez l' histoire : presque toutes les guerres civiles, en élevant les ames, en fortifiant les courages, en répandant la vertu belliqueuse dans tous les esprits, en les échauffant pour la patrie, ont amené la liberté républicaine ; les loix étouffées renaissent parmi le bruit des armes. Chaque individu stipule hautement pour ses propres intérêts, et la nation armée pour la grande cause du rétablissement de ses droits, leve une tête florissante, et en impose à ses voisins lorsqu' on la croit ensevelie sous ses ruines. C' est ce qui est arrivé dans l' empire romain, en Angleterre, en Hollande, et dans tous les états qui jouissent aujourd' hui de quelque liberté ; c' est ce que nous ne tarderons pas à voir en Amérique, où se jettent les fondements d' une république nouvelle et vaste, qui deviendra l' asyle du genre humain, foulé dans l' ancien monde. Toutes ces secousses politiques ont produit par-tout des changements heureux. Mais par une exception fatale, la France n' a point



recueilli le fruit de ses longues discordes.  
C' étoit le moment pour elle, après tant

pXV

d' instabilité, de prendre une forme permanente :  
elle étoit dans une crise où tout  
annonçoit la vigueur et la forme ; mais les  
personnages de la guerre civile, et même les  
corps assemblés, en s' agitant de tant de manieres,  
ne surent point faire un seul pas vers  
la liberté. Indifférents, ou plutôt aveugles  
sur leurs intérêts, les peuples ne surent  
ni les connoître, ni les étudier, ni même  
les deviner par instinct ; instinct qui a appartenu  
aux nations les plus grossieres, capables  
des plus grandes choses dans des temps  
encore plus ténébreux. J' ai cherché vainement,  
dans les écrits de ce temps-là, si je  
ne rencontrerois pas quelque trait qui tendît  
à indiquer ces circonstances comme favorables  
pour opérer une révolution salutaire. L' éclipse  
de l' esprit humain à cet égard  
est totale et profonde ; tous ces écrivains  
se débattent entre des mots vuides de sens,  
oublient les privileges essentiels de l' homme ;  
ne parlent que de *la messe* , et ne tremblent  
que pour elle.

Ces fameux états tenus à Blois, ces  
assemblées nationales, devant lesquelles  
s' anéantit la majesté royale, et qui, dans leur  
solemnelle convocation, auroient pu rétablir  
le royaume, en réprimant les abus les plus  
dominants, perdirent le temps en déplorables  
disputes. Au-lieu de défendre les droits du  
peuple, ils s' occuperent de la transubstantiation  
et du concile de trente. Il s' agissoit  
de la cause la plus noble, la plus importante,  
sans doute, de réparer les maux antiques  
faits à la patrie. Ces idées furent à

pXV1

peine apperçues ou indiquées ; le misérable  
esprit de controverse gâta tout. Ils agiterent  
qu' il ne falloit qu' une religion, puisqu' il  
n' y avoit au ciel qu' un dieu. Ils parlerent  
néanmoins, comme par hasard, *de punir  
les traitants et les mignons, de supprimer tous  
les impôts arbitraires* ; mais plus coupables que  
s' ils n' en eussent point parlé, ils abandonnerent

ces grands objets si intéressants à examiner et à débattre. En lisant leurs cahiers, on croiroit être assis sur les bancs de la sorbonne, et y entendre le jargon des ergoteurs, au-lieu du langage des hommes d' état. Le fier duc de Guise, l' idole de Paris, et qui avoit mérité cette idolâtrie par ses qualités héroïques et populaires, plein d' audace et de courage, touchant du pied les degrés du trône, mit à profit cette haine universelle contre Henri Iii, et fondée sur les plus grands motifs qu' une nation puisse avoir ; mais il méprisa trop son roi. Il n' aperçut ni sa haute fortune, ni toute la faveur du peuple ; il perdit l' occasion de régner sur la nation, qui déjà l' adoroit. Guise, content d' avoir avili le trône par la supériorité de son génie, temporisa ou dédaigna de s' y asseoir. Il emporta dans le tombeau, aux yeux du peuple, le nom d' un héros magnanime. On crut qu' il n' avoit pas voulu acheter une couronne par un crime qui lui auroit été si facile, et dont il auroit été absous par la voix publique, et peut-être même par la voix de la postérité.

pXV11

Le foible Henri Iii pendant ce temps, se montrant en public *avec des petits chiens qu' il portoit pendus à son cou dans un panier* , dépensant des sommes immenses pour des *singes* , des *perroquets*, des *moines* et des *mignons* , déjà *tondu* dans l' opinion publique et enfermé dans un couvent d' après le voeu général, non moins ridicule qu' odieux, répondit à son adversaire, en le faisant assassiner. Il n' imagina pas d' autres moyens pour retenir la couronne qui chanceloit sur sa tête : mais ce fut pour lui un crime de plus, qui ne fit qu' augmenter l' exécution publique. Il parut avoir frappé son souverain : dès-lors le cri universel dirigea contre lui le couteau dont bientôt un jacobin lui ouvrit le flanc ; et la France entière, dans l' ivresse de la joie et de la vengeance, applaudit au régicide. Quelle leçon pour les rois prévaricateurs ! Les enfants de Catherine De Médicis, comme frappés de la malédiction des peuples, descendirent tous au tombeau avant le temps, et sans lignée. La mort moissonna dans leur

jeune âge, et Charles ix, et Henri lii, et les ducs d' Alençon et d' Anjou, et toute cette race de mauvais et d' indignes princes, qui n' eurent d' activité que pour le mal. La nation se regarda bientôt comme délivrée d' un fléau qui préparoit sa ruine entiere. Tout retentissoit de cris d' allegresse ; c' étoit peut-être le moment, pendant cet *interregne* , de rétablir les droits de la nation. Elle étoit remise à elle-même ; elle ne connoissoit pas alors les vertus héroïques de Henri Iv, qui étoit pour elle dans le plus grand éloignement. On avoit détesté la maison de Valois ; on n' aimoit guere plus la maison de Bourbon ; on la regardoit, disent tous les historiens, *comme une branche égarée, perdue et*

pX1X

*bâtarde*. tous les voeux étoient pour les Guises, qui étoient populaires et monroient du génie. Henri Iv n' étoit aux yeux du peuple qu' un protestant qui renchériroit bientôt sur les attentats d' un roi catholique, et qui de plus détruiroit *la messe* dans Paris. Le sang des Guises existoit encore ; on le faisoit remonter jusqu' à Charlemagne ; et ce sang versé sous ses yeux et pour sa cause, sembloit devoir lui devenir encore plus cher. Mayenne avoit à venger ses deux freres tués à Blois. Seul reste de cette maison formidable, il ne figura point pour un chef de parti d' une maniere ferme et décidée. En vain sa mere lui redemandoit ses fils massacrés ; en vain la veuve du duc et sa soeur crioient vengeance ; en vain la nation cessoit d' être royaliste. Calme, irrésolu, modéré, il sembloit redouter d' être élu roi. N' ayant rien de commun avec le sang bouillant de ses freres, il n' étoit pas né pour se trouver dans cette grande crise de l' état. Mayenne, avec plus de fermeté et d' audace auroit pu mettre la couronne sur sa tête. Les ducs, les comtes, etc. La noblesse enfin étoit toute prête à se vendre. En donnant des gouvernements, en prodiguant les places les plus éminentes aux plus ambitieux, en poussant le roi de Navarre à toute outrance, il est probable qu' il auroit réussi. Le jeune duc de Guise, son neveu, enfermé pour lors, n' auroit pas nui à ses desseins ; mais Mayenne, d' ailleurs habile capitaine,

n' avait point d' activité, et il ne connut  
pas le prix des moments.

pXX

La nation dans cette forte épreuve, pleine  
du sentiment de ses maux et douée du plus  
grand ressort, égara son courage, et ne sut  
point établir ni même proposer une forme  
de gouvernement qui éloignât les désastres  
passés, dont le peuple avait fait une si longue  
et si cruelle expérience ; elle ne songea  
point à opposer une juste résistance à ce  
pouvoir énorme qui depuis Louis XII avait  
foulé et avili l' état. Déplorable aveuglement  
du siècle ! Fatale erreur ! La France ayant  
à choisir, à nommer son monarque, ne conçut  
aucune idée politique. Armée, forte,  
vigoureuse, couverte d' acier, elle se jeta  
dans le dédale épineux des disputes théologiques ;  
et s' enfonçant dans ces routes tortueuses,  
elle oublia le fer qu' elle tenoit, et  
l' époque la plus heureuse et la plus rare  
pour dresser un contrat social.  
Henri IV tira l' épée pour régner. Mais  
ce qui le justifie, c' est que la force alors  
répondoit à la force, et qu' il opposoit le glaive  
au glaive. Le succès du prétendant étoit plus  
que douteux. Ses droits, quoique légitimes,  
pouvoient être annulés par la volonté des  
peuples, par leur opiniâtre résistance, ou  
par le cours des événements. L' ascendant terrible  
de la religion, les anathèmes multipliés,  
et qui invitoient les poignards du  
fanatisme, pouvoient encore à leur défaut  
l' éloigner à jamais du trône. Il eût alors  
accepté bien volontiers toutes les conditions  
qu' on lui eût imposées. Il avoit de l' héroïsme ;  
il eût commandé avec joie à une nation  
libre : elle pouvoit, en lui mettant la

pXX1

couronne sur la tête, lui dicter un contrat  
généreux, qu' il eût signé avec noblesse. Mais  
que lui enjoignit-on ? Ce qui étoit le plus  
indifférent pour le gouvernement d' un état,  
de *se faire catholique et d' entendre tous les  
jours la messe* . Ce fut l' unique condition qu' on  
lui imposa ; et l' on crut alors avoir gagné  
un point de législation important, un gage

éternel de la félicité publique. Les grands,  
plus habiles et plus lâches, vendirent à  
*beaux deniers comptants* leur servile  
obéissance, et ne songerent qu' à dresser des traités  
particuliers. Henri Iv promit tout ce qu' on  
voulut, s' engagea à payer les sommes  
les plus fortes ; et chaque homme en place  
dans cette anarchie tumultueuse, ne suivant  
que des intérêts petits et sordides, parut  
méconnoître ou plutôt mépriser l' intérêt général.  
Qu' arriva-t-il ? Le despotisme de Richelieu,  
contre la nature éternelle des choses,  
sortit du sein de ces guerres civiles. Il en  
sortit pour punir ce même peuple qui avoit  
eu le courage de s' armer, de mourir, et  
qui en combattant valeureusement pour des  
opinions stériles, n' avoit pas su composer  
un raisonnement utile. Vingt-deux années

pXX11

après, Richelieu devoit régner ; ce Richelieu  
qui brisa la tête de ces mêmes grands  
qui s' étoient vendus, eux et leur postérité.  
Ce cardinal, avec l' audace d' un prêtre qui  
n' a ni patrie ni enfants, osa détruire tous  
les poids intermédiaires ; et Louis Xiv, dont  
il applanit la trop superbe route, entra ensuite  
en bottes et le fouet à la main au milieu  
des dépositaires, des organes et des  
gardiens de nos loix, (qui, en l' absence des  
états-généraux, les suppléaient nécessairement).  
Il leur défendit jusqu' à des *remontrances* ;  
et depuis, quand ce corps de magistrature,  
vains simulacres de nos antiques  
libertés, et frappés du mépris royal, vinrent  
représenter humblement aux genoux  
du monarque ses vexations, ses injustices,  
ses erreurs, ses profusions, etc. Le monarque  
répondit théologiquement, en les chassant  
de son palais : *je ne dois aucun compte à la  
nation, je ne tiens ma couronne que de Dieu.*  
arrêtons-nous, et considérons présentement  
dans le peuple qui souffrit tant et qui  
ne gagna rien ; examinons la force des  
préjugés de ce siècle, la lenteur des vraies  
connoissances, ce qu' occasionne l' abâtardissement  
des esprits, et combien il est nécessaire  
qu' ils soient éclairés par les lumieres de la  
bienfaisante philosophie qui s' oppose de tout  
son pouvoir aux servitudes nationales. Tandis  
que, privé d' une utile clarté, ce peuple

faisoit des prodiges de valeur qu' il auroit pu mieux employer, le cardinal Granvelle, appuyé de ce Philippe II, ennemi farouche de toute liberté civile, politique et religieuse, vouloit le surcharger encore du fardeau de l' inquisition, et il y tendoit les mains, souffrant de la famine et plongé dans les horreurs de la guerre. Et à quoi se bernoient les réclamations de ce peuple vaillant ; à ce cri général et inconcevable, *comment recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis ?* quelle étoit donc cette horreur invincible pour le protestantisme ? Le catholicisme avoit-il jamais établi les moindres libertés de ce peuple ? Au contraire, c' étoit un nouveau joug ultramontain et honteux, ajouté à tant d' autres. Le peuple ne songea ni au pacte social, ni à ses privilèges, ni à ses franchises. *pour être roi de France*, disoit-on alors, *il est plus nécessaire d' être catholique que d' être homme*. tous les adhérents de Henri étoient traités de *criminels de lèse-majesté divine et humaine* ; termes devenus depuis si familiers aux fanatiques de toutes les sectes.

Henri monta sur le trône après s' être battu en vrai soldat. Paris lui ouvrit ses portes, renonçant tout-à-coup à son ardente opiniâtreté, et satisfait d' avoir défendu courageusement la transsubstantiation. La France devint sa conquête ; il en acheta des parties démembrées par la cupidité des grands qui les retinrent quelques années, et qui ne rougirent

pXX1V

pas ensuite de les lui vendre, pour ainsi dire, une seconde fois. On ne voit pas sans surprise que leurs descendants aient osé appeler *fidélité, amour*, ce qui n' étoit alors qu' une avarice déguisée sous les dehors les moins trompeurs. Voyez les mémoires du temps. Le bon Henri se trouva dans l' impuissance d' acquitter ses promesses, tant on lui avoit imposé de conditions pécuniaires et onéreuses. Il avoit déjà payé trente-deux millions à cette noblesse vénale et intéressée, qui lui avoit fait acheter sa respectueuse soumission.

Henri eut besoin, sans doute, des qualités d' un négociateur pour concilier les françois, les allemands, les anglois, les hollandois

qui servoient dans son armée. Il avoit à étouffer l'envie et la jalousie de ces grands qui se faisoient déjà à l'art du courtisan. établir l'union parmi tant de sujets de discorde, devenoit un ouvrage qui exigeoit une adresse peu commune ; il l'eut. Il pardonna, il oublia les injures passées ; il fut un bon roi sur le trône, parce qu'il avoit essuyé la mauvaise fortune, et qu'il avoit reçu la meilleure éducation, celle des revers. Il avoit souvent manqué du nécessaire ; il songea dans la suite à ceux qui en manquoient. Il fut trois ans prisonnier d'état ; il ne convertit point son autorité en despotisme. Il avoit hasardé sa vie dans les batailles ; il sut être clément après la victoire. Il avoit vu plus d'une fois le poignard levé sur son sein ; il respecta le sang des hommes. S'il changea de religion, ce fut plus par

pXXV

politique que par conviction. Nous avons des témoignages non équivoques de sa façon de penser. En butte aux poignards des catholiques, outragé par les papes, qui, connoissant bien leur siècle, lançoient du haut du vatican ces foudres qui retentissoient alors dans toute l'Europe, décrié par ces frénétiques déclamateurs si éloquents pour le peuple, lassé de leurs violences et de leurs perfidies, il écrivoit à Corisande D'Andouin :  
*tous ces assassins, tous ces empoisonneurs sont tous papistes, et vous êtes de cette religion ! j'aimerois mieux me faire turc.* il exposa les raisons politiques de son changement à élisabeth, reine d'Angleterre : il mandoit à Gabrielle D'Estrées, en parlant de son abjuration : *c'est demain que je fais le saut périlleux.*  
il est probable qu'en persévérant à n'embrasser d'autre système que celui des combats, Henri Iv auroit pu monter sur le trône sans faire abjuration. Les protestants alors eussent redoublé de zèle, d'attachement et de courage ; ils ne se seroient pas refroidis ; et les catholiques, frappés bientôt de son héroïque constance, auroient eu un respect qu'ils n'eurent pas ; car ils attribuerent à l'intérêt le changement de Henri Iv. Cet intérêt étoit trop fort en effet, pour qu'il ne laissât pas dans les esprits quelques doutes

sur la sincérité de cette conversion. Ajoutons  
que ce prince vaillant auroit pu rendre par  
sa fermeté un éternel service à la France,  
en l' affranchissant du joug de Rome ; joug  
qu' il pouvoit briser avec l' épée de la victoire ;

pXXV1

joug méprisable et non moins funeste, qui  
depuis alluma dans ce royaume tant de  
querelles absurdes et théologiques, l' opprobre  
de la raison, et la cause des plus longues  
et des plus inconcevables fureurs. La  
révocation de l' édit de Nantes, dont les fatales  
suites sont inappréciables, la persécution  
des réformés, les débats du jansénisme  
et du molinisme prolongés jusqu' à nos jours ;  
ces erreurs pitoyables et cruelles font gémir  
sur la nation françoise, qui, avilie et perdue  
dans ces questions ridicules, parut oublier  
tout le reste à la face de l' Europe qui n' est  
point encore revenue de son long étonnement.  
La religion protestante, étouffant dans l' origine  
ces guerres honteuses et déshonorantes, auroit  
conduit le royaume à un degré de liberté,  
de population et de force qui a  
passé chez nos voisins, devenus puissants par  
nos méprises.

On a beaucoup loué Henri Iv, et l' admiration  
a été jusqu' à l' idolâtrie ; mais cette  
idolâtrie, née seulement depuis un demi-siècle,  
étoit fille du ressentiment qui vouloit  
créer une forte opposition avec le caractère  
des rois vivants. Il est toujours bon à une  
nation d' établir un fantôme qu' elle pare de  
toutes les vertus qu' elle voudroit inspirer à  
ses monarques ; c' est une convention adroite,  
utile et dès-lors respectable. D' ailleurs,  
ce modèle de la royauté sert de satire indirecte  
pour toutes malversations ; et les éloges  
publics, prodigués au roi défunt, deviennent  
de véritables leçons qui peuvent toucher  
l' esprit distrait des monarques, et leur faire  
comprendre le vœu général. Gardons-nous  
donc d' affaiblir une opinion faite pour en  
imposer à ses successeurs, et leur donner le seul  
frein qu' ils puissent recevoir aujourd' hui. Ils  
seront toujours assez grands, s' ils imitent  
Henri Iv dans plusieurs de ses héroïques  
qualités.

C' est donc pour faire voir aux hommes *combien  
des idées religieuses mal entendues*



*entraînent d'erreurs politiques, et nuisent à la félicité nationale*, qu' on a entrepris ce drame, tableau fidele des actions et des préjugés de nos ancêtres braves et trompés.

Ah ! Qu' il est insensé, ce zele abominable, jaloux d' un culte unique, attaquant les réfractaires par le fer et le feu, semant la division dans l' état et la discorde dans les familles ! Et quelle piété sacrilege que celle qui foule aux pieds l' humanité, et fait un crime même de la compassion ! L' homme le plus anti-philosophe pourra-t-il regarder jamais comme religieux François Ier, qui faisoit brûler les protestants à Paris, tandis qu' il les soutenoit, les soudoyoit en Allemagne, et signoit des traités avec eux ? Mais les inconséquences monstrueuses sont les moindres traits qui caractérisent le fanatisme.

Qu' elle soit donc présentée sous ses véritables traits, cette vile et méprisable superstition !

C' est le seul moyen de préserver l' homme des erreurs multipliées où il est toujours prêt à retomber par cette pente qu' il a à faire parler le ciel, et à mêler les passions les plus atroces, telles que la haine, l' ambition et la vengeance, au sublime et pur intérêt de la religion, calme et compatissante par son auguste nature.

*il y avoit un monstre qui dominoit la race humaine*, a dit Lucrece il y a près de deux mille ans. *l' humanité dégradée se courboit devant son sceptre stupide ; il répandoit la terreur qui ne convient qu' aux esclaves ; il sembloit cacher sa tête, et tonner du haut des régions de l' empyrée ; mais il parut un homme qui, sans effroi, osa porter la vue sur ce monstre, et qui reconnut que c' étoit un vain fantôme. Cet homme étoit épiqueure.*

malgré épiqueure, le monstre a reparu triomphant dans plusieurs siècles. Il se plait dans les ténèbres épaisses de la barbarie ; il redoute la moindre clarté, qu' il voudroit étouffer ; il est à craindre qu' il ne domine encore quelques parties de l' Europe. Ne le voit-on pas en ce moment relever sa tête hideuse en Espagne, et tenter d' y rétablir le trône infernal de la sainte inquisition ? N' a-t-il pas enchaîné tout récemment dans les cachots, et couvert d' une chemise ensouffrée, le vertueux Olavidès, pour avoir fait du bien aux hommes, pour avoir tenté d' apporter à son pays des idées utiles et saines ? N' a-t-il pas contredit en Pologne

les principes de la liberté civile et religieuse ?  
Le glaive nud doit veiller dans la main du  
philosophe, toujours en sentinelle pour épier  
les approches et les tentatives du monstre,  
pour le poursuivre, le percer, lui faire sentir  
dans ses entrailles déchirées le fer qu' il  
redoute et qu' il mord en écumant de rage. Point

pXX1X

de repos, point de trêve ; l' étendue des maux  
passés, les longues plaies non encore cicatrisées,  
faites à l' humanité, l' influence que des  
idées méprisables et même méprisées ont  
eue et ont encore sur plusieurs souverains  
de l' Europe ; l' espece de joug qu' ils portent  
en tremblant, et qu' ils n' osent secouer, par  
une suite de l' ancien vertige dont le monstre  
a frappé la terre entière : tout doit engager  
l' écrivain à soutenir la massue en l' air, à la  
faire tomber à coups redoublés sur le fanatisme,  
qui de nos jours encore ne prend le  
langage du ciel que pour tromper ou opprimer  
les hommes.

Mais en le peignant sous ses horribles couleurs,  
en montrant dans un jour éclatant  
combien il a éloigné l' homme de sa véritable  
dignité et de ses plus chers intérêts, on  
n' a point prétendu faire rejaillir sur le culte  
incorruptible que tout homme doit à l' être  
suprême, le mépris et le dédain que la raison  
attache aux opinions dogmatiques. On ne  
se consoleroit pas d' avoir porté quelqu' atteinte  
à la morale évangélique, à la religion  
épurée faite pour parler à tous les esprits  
droits et à tous les coeurs sensibles. La beauté  
de cette religion débarrassée des ombres qui  
défiguroient sa face majestueuse, fera d' autant  
plus de progrès qu' elle sera mieux connue,  
et sa simplicité sera toujours le caractere  
de sa véritable grandeur. C' est à la philosophie  
qu' il appartient de la restituer dans  
son origine pure et sacrée. La philosophie  
exposera ses avantages réels ; le premier est  
de respecter les causes premières, de ne point

pXXX

vouloir inutilement lever le voile qui les

couvre, de démêler l' intention de la divinité  
dans les principes évidents de la morale,  
d' adorer au-lieu de murmurer. La religion  
apporte aux hommes l' idée de la vertu  
dans l' image du grand être : elle crée au-lieu  
de détruire ; elle admire au-lieu d' expliquer ;  
elle élève l' ame en écartant les chimères  
du hasard ; elle console le foible et  
soutient le juste, en leur montrant l' égalité  
des êtres et leur future perfection ; elle  
annonce enfin à l' univers les réparations d' un  
malheur passager, en lui dévoilant un dieu  
vivant dans l' éternité. Les systèmes  
anti-religieux se repoussent et se contredisent ; la  
religion unit les adorateurs de l' être suprême,  
qui n' ont plus qu' une même pensée et  
une même espérance. La nature, sous l' aspect  
de la religion, est considérée comme  
un système clair et simple, où l' ordre des  
choses a une base, où l' enchaînement et le  
but se manifestent, où l' inquiétude et  
l' agitation des esprits cessent, où l' ame appuyée  
sur l' espérance, voit une clarté qui la guide  
à travers les incertitudes qui fatiguent les  
autres hommes ; et tandis que toutes les opinions  
qui contredisent la connoissance et l' adoration  
de l' être suprême, soulevées comme  
les flots d' une mer en furie, se précipitent  
dans un abyme qui les dérobe à nos  
regards, le système de la religion épurée,  
dont Socrate fut l' apôtre et le martyr,  
dont Marc-Aurele fut le pontife sur le trône  
du monde, dont Jean-Jacques Rousseau fut  
l' apologiste de nos jours, auguste et toujours

pXXX1

égal, s' avance à travers les siècles,  
conquiert une multitude de sages prosélytes,  
parce qu' il a pour inébranlables appuis  
la foi qui convient à la foiblesse et à  
l' ignorance humaine, la charité qui unit les  
mortels et fait qu' ils se pardonnent, et l' espoir  
qui fortifie et agrandit le coeur de l' homme.

ACTE 1 SCENE 1

*le théâtre représente une salle meublée dans  
le costume du temps : on y voit deux portes.  
l' une est fermée, l' autre est entr' ouverte.  
cette dernière donne dans une autre chambre  
qu' on entrevoit. Ce logement fait partie  
de la maison d' Hilaire.*

p2

Hilaire pere, Hilaire fils.  
*Hilaire pere s' avance par la porte à  
demi-ouverte ; il est suivi de son fils. Il lui  
fait signe de ne pas faire du bruit. Ils marchent  
doucement ; leurs pas sont tremblants. Ils  
vont visiter en silence si la porte est bien  
fermée. Le pere prend son fils par la main,  
la serre avec tendresse, le regarde les larmes  
aux yeux, et lui dit d' une voix altérée et  
foible :*

Hilaire pere.  
Ne faisons point de bruit, mon fils... si l' on  
frappe, taisons-nous, et gardons-nous bien  
d' ouvrir... une foule de malheureux, pressés par la  
famine, abandonnés au désespoir, errent de tous  
côtés. Les uns cherchent à ravir le pain de  
force ; les autres vous déchirent l' ame par leurs  
gémissements lamentables : et ce n' est qu' aux siens,  
dans ces moments extrêmes, que l' on doit quelque  
pitié... si nous allions heurter à quelques  
portes, elles seroient de fer... ô mon cher fils !  
Comment te trouves-tu ? ... tu me parois bien  
pâle... prends, prends ce qui nous reste... à ton  
âge on supporte moins le besoin. Ne me désobéis pas,  
quand je t' ordonne de vivre.

Hilaire fils.  
Ce n' est pas le besoin qui me tourmente, mon  
pere, mais l' ordre que vous me donnez de prendre

p3

sur votre part : portez à ma mere, et  
laissez-moi... c' est vous, hélas ! Que mon oeil voit  
dépérir chaque jour : et vous voulez que je vive ?

Hilaire pere.  
N' augmente point nos douleurs... si tu veux  
les apaiser, cede à ce que j' exige...  
Hilaire fils.  
ô jour épouvantable ! Nous nous disputons

tous trois à qui prendra le moins de nourriture !  
Vous unissez votre autorité à celle de ma mere ;  
je vis, et vous mourez... vous avez beau me le  
déguiser, je ne le vois que trop... mon pere, je  
ne vous suis plus qu' à charge en cette maison...

Hilaire pere.

Toi, à charge, mon fils, toi ?

Hilaire fils.

Je dévore ce qui vous appartient, la subsistance  
de mon pere, de ma mere, et de celle encore  
qui vous a donné le jour... ah ! Je serois  
dénaturé si je restois plus long-temps. Laissez-moi  
errer par la ville, y chercher des aliments... j' en  
trouverai.

Hilaire pere, *se jettant dans les bras de  
son fils.*

non, mon fils, non, tu n' en trouveras point,  
et tu te précipiteras au-devant de la mort.

Hilaire fils.

Et elle nous dévorera ici lentement...

Hilaire pere.

Nous avons l' espérance... notre fidele serviteur  
nous rapportera ce qu' il aura trouvé... ne  
franchis point cette porte. Au-delà sont la rage  
et le désespoir ; reste avec nous, ta présence du  
moins nous console. *on entend un coup de  
marteau.* on frappe ; silence, mon fils. Ce  
n' est pas notre domestique, je n' entends point son  
signal...

p4

retenons nos pas ; que tout soit muet et annonce  
une maison déserte.

Hilaire fils, *prêtant une oreille attentive.*

on redouble... chaque coup me perce l' ame  
et me trouble d' effroi.

*au-dehors de la porte une voix s' écrit :*  
ouvrez, par miséricorde ; ouvrez, au nom de  
dieu : ouvrez, je vous en conjure !

Hilaire fils, *se dégageant des bras de son  
pere, et voulant courir à la porte.*

c' est sa voix... c' est elle... ah, mon pere !

Hilaire pere, *le retenant.*

paix, paix, mon fils... que veux-tu faire ?

Hilaire fils.

Elle est là qui nous implore. C' est elle que je  
viens d' entendre... Lancy ! ... la laisserons-nous  
expirer de besoin à cette porte ?

Hilaire pere.

Quoi, la fille de ce traître ?

Hilaire fils.

C' étoit votre ami.  
Hilaire pere.  
Il ne l' est plus depuis qu' il sert le béarnois.  
Son bras aide à l' homme qui nous assiege, nous  
affame...  
Hilaire fils.  
Sa fille est innocente ; victime et non complice,  
elle souffre de ces horribles calamités... vous  
la trouviez autrefois si noble, si intéressante.  
N' est-elle plus votre filleule chérie ? Et puis,  
est-ce, dans ces cruelles extrêmités, un moment pour  
la haine ?  
Hilaire pere.  
Je ne la hais point, mon fils ; mais que puis-je  
pour elle ? Dois-je livrer à une étrangere notre  
dernier morceau ?

p5

Hilaire fils.  
étrangere ! ... elle souffre... qu' elle partage  
avec nous. La providence nous en récompensera...  
ne songez point à moi, mon pere ; je lui livre  
ma part...  
Hilaire pere.  
Imprudent ! Tu ne sais pas tout ce qu' il m' en  
coûte. Non, tu dois vivre, parce que ta vie est  
la nôtre.  
Hilaire fils, *avec un cri douloureux.*  
sa vie est aussi la mienne... elle périroit-là,  
lorsque j' aurois ! ... non, non ; tous les tourments  
de la faim ne m' obligeroient point... *on frappe*  
*encore, et la même voix se fait entendre.*  
Hilaire, Hilaire ! Mon parrain, me  
laissez-vous donc mourir sur le seuil de votre  
porte ? ... ouvrez, au nom de dieu... ouvrez... je  
vous en supplie...  
Hilaire fils, *se débarrassant de son pere,*  
*qui ne le retient que foiblement, court vers*  
*la porte qu' il ouvre avec la plus grande action.*  
vous allez entrer, chere Lancy... venez, venez  
au milieu de nous.

## ACTE 1 SCENE 2

Hilaire pere, Hilaire fils, Mlle Lancy.  
Hilaire fils, *prenant dans ses bras Mlle*  
*Lancy, et la soutenant dans sa faiblesse.*  
la voici, mon pere, la voici. Rejetez-la,  
repoussez-la. Ah ! Si vous aimez votre fils,

regardez-la plutôt comme votre fille.

p6

*il la fait asseoir ; elle veut se jeter aux genoux de son parrain qui l' en empêche, la soutient et la fait asseoir.*

Mlle Lancy voulant se jeter une seconde fois à ses pieds .

Mon cher parrain, ayez pitié de moi...

Hilaire pere, *prévenant son attitude.*

pauvre fille ! Non, tu n' es point coupable comme ton pere... dans quel état te revois-je ! ...

comme le malheur nous a tous changés !

Mlle Lancy, *prête à se trouver mal, et portant la main sur son coeur.*

hélas ! Hélas ! Le besoin... *Hilaire fils, à ces mots, leve les bras et les yeux précipitamment au ciel, et court par la porte entr' ouverte.*

Hilaire pere.

Il va t' apporter le seul pain qui nous reste...

dans quel moment viens-tu ! Nous sommes tous réduits, comme toi, à la plus horrible disette.

Mlle Lancy.

Que j' expire avant vous... vous êtes le seul parent qui me reste en cette ville : près de vous, je me rassure contre la terreur de mourir... je n' ai vu autour de moi que des mourants. Tout ce qui m' approchoit n' est plus... faut-il donc que je meure aussi ! ...

Hilaire fils, *revenant, la respiration agitée, et donnant à Lancy un morceau de gros pain noir.*

tenez, prenez... Lancy ! Hélas ! ...

Mlle Lancy.

C' est me rendre à la vie. Il y a trois jours que je n' ai mangé... *elle mange avidement. Hilaire soupire, se détourne et s' éloigne ; son fils va à lui, le presse dans ses bras, comme pour le remercier de ce qu' il a fait pour Lancy. Ils parlent bas.*

p7

Hilaire pere.

ô dieu ! Quand l' expiation de nos crimes aura-t-elle mis fin à cette punition céleste ?

Hilaire fils.

Prenez soin d' elle, mon pere, et laissez-moi sortir. J' irai, conduit par mon courage, et je rapporterai quelques aliments. Il ne faut plus compter sur notre domestique ; il devrait être de retour... son zele ne nous aura servi de rien ; l' infortuné aura succombé sans doute au milieu de la rage d' une multitude affamée... je suis plus



jeune, plus adroit, plus robuste ; je serai plus heureux dans mes recherches... ne me retenez plus ; demeurez avec ma mere, et regardez Lancy comme de la famille...

Hilaire pere.

Tu veux t' exposer ! Je t' accompagne, mon fils ; je ne t' abandonnerai point seul à ta fougue imprudente... eh bien, nous unirons nos forces ; et soutenues l' un par l' autre...

Hilaire fils.

Ah, voici ma mere ! *à part impatientement.*

elle va retarder ma sortie...

### ACTE 1 SCENE 3

les acteurs précédents, Mad Hilaire.

Mad Hilaire *allant à Mlle Lancy.*

J' accours : j' ai entendu sa voix. Vous avez bien fait d' ouvrir à cette chere enfant. Je l' ai toujours aimée ; et tant que j' aurai quelque crédit, elle ne sera jamais regardée ici comme étrangere.

p8

Mlle Lancy.

Ah ! Ma chere marraine... je renais.

Mad Hilaire.

Tu as donc songé à nous au milieu de cette calamité générale ? ... quand cessera-t-elle ?

Hélas ! Nous y sommes plongés comme toi. *après un silence.* je vois tes yeux abattus, tes joues sillonnées par les larmes... tu viens seule, hélas ! ... ton silence... je l' entends... il ne faut point te demander ce qu' est devenue ma pauvre amie.

Mlle Lancy.

Ma chere tante n' est plus, et j' ai été bien près de la suivre ; je le desirois... il a plu au ciel de vous rendre sensible à mes prieres... ma tante m' a toujours servi de mere ; votre nom fut toujours dans sa bouche, malgré les débats qui nous séparoient... elle m' a dit, en mourant, de venir vous trouver ; que sûrement vous auriez pitié de moi... ses derniers voeux du moins ont été exaucés.

Mad Hilaire.

Guerre malheureuse ! Tu as brisé les liens les plus chers ; le parent repousse son parent, l' ami son ami... que de désastres effroyables, sans ceux, hélas ! Qui se préparent !

Mlle Lancy.

Vous avez du moins pour consolation un époux,

un fils, une mere ; et moi, je ne sais quel est le destin de mon pere ; aucune nouvelle n' a soulagé ma douleur inquiete... il a cru devoir soutenir la cause de Henri... est-il mort en combattant pour lui ? Cruel devoir ! Il est forcé d' obéir à ses serments. Combien son coeur doit souffrir sur le sort de sa fille, de ses concitoyens, de ses amis ! Hilaire pere.  
De ses amis ? ... porteroit-il l' audace jusqu' à s' en croire encore dans cette ville ?  
Conserve-t-on

p9

quelques droits sur le coeur de ses concitoyens, en les assiégeant pour servir la cause d' un prince hérétique, que l' église rejette de son sein, et qui conséquemment n' a plus aucun droit au trône ?

Mlle Lancy.

Ah, mon parrain ! Qu' il y auroit de choses à dire là-dessus ! ...

Hilaire pere.

Je consens à vous distinguer de lui, ma fille, à cause de votre sexe, et sur-tout de votre âge. Je ne vous enveloppe point dans la haine que je lui voue ; car il s' est élevé entre nous deux une barriere éternelle. Eh ! Qui l' eût dit, que nos ames différeroient un jour à ce point ?

*Mlle Lancy et Hilaire se regardent*

*douloureusement.* qu' il serve un usurpateur ;

qu' il écrase les murs qui l' ont vu naître ;

qu' il aide à faire un monceau de cadavres

de tous les malheureux habitants de cette

ville : je mourrai du moins sans lui pardonner.

Oui, j' aime mieux expirer ici dans les angoisses de la famine, que de vivre comme lui au rang des réprouvés de la secte de Henri.

Mlle Lancy.

Ah ! Connoissez-le mieux, mon parrain, et ne l' outragez pas.

Hilaire fils, *à voix basse.*

ô chere Lancy ! Pardonne...

Mad Hilaire, *à son époux.*

ménagez du moins vos termes en présence de

sa fille infortunée, et ne l' obligez pas à

condamner son pere... eh ! S' il faut le dire, nous

sommes tous assez à plaindre, sans aggraver encore nos malheurs par le sentiment pénible de la haine.

Cette funeste guerre, qui, depuis si long-temps, arme les françois, fait plus que répandre le sang ; elle divise ceux qui s' aimoient, ceux qui vivoient

sous le même toit dans une tranquille union...  
tandis que le carnage ensanglante les remparts  
de la ville, on se dispute avec acharnement dans  
l'intérieur des maisons. Et que produisent ces  
inimitiés particulières ? De nouvelles atrocités...  
si Henri a des droits à la couronne, pourquoi les  
lui ravir, sous prétexte de l'éclairer ? Qu'on soit  
juste d'abord à son égard ; il le sera sans doute  
envers Rome et l'église. On tourne le fer contre  
lui, et l'on voudrait qu'il se laissât percer le  
flanc ! Au lieu de couvrir la face du royaume de  
tant de meurtres, n'eût-il pas mieux valu le  
laisser régner ? ... vous frémissez, mon cher  
époux ?

Hilaire père.

Où, je frémis de vos paroles inconsidérées...  
ce n'est pas d'aujourd'hui...

Mad Hilaire.

Je puis me tromper ; mais quoi, après tout, au  
milieu de ces dissensions éternelles, Dieu est-il  
plus adoré, la religion mieux servie, la charité  
plus observée ? Allez, il faut que cette guerre soit  
impie, puisque le ciel nous en punit si  
cruellement. Malheur à qui a pu l'entreprendre !  
Malheur à qui la continue ! Malheur à qui...

Hilaire fils, *arrétant sa mère.*

au nom de la tendresse que vous avez pour  
moi, ma mère, laissez là ces disputes  
interminables, et ne les renouvelez pas. Vous le  
savez, elles irritent mon père et ne le changent  
point. On ne les entend jamais sans de nouveaux  
sujets de douleur et de larmes... n'avons-nous pas  
assez de soupirs à donner à notre fatale  
situation, sans agiter encore ces tristes  
querelles ? Conservons l'amitié, la paix, la  
concorde, puisque tout le reste nous est ravi...  
nous disputons ! Et la famine nous  
dévore ; nous disputons ! Et nous oublions les

moyens de subsister. Ici je ne fais que languir ; ne  
me retenez plus...

Hilaire père.

Et les périls qui vont t'environner...

Hilaire fils.

Attendrons-nous ici une mort affreuse et lente ?

Voici le moment de tout hasarder.

Hilaire père.

Nous ne nous quitterons point.

Mlle Lancy, *les arrêtant.*

ah ! Gardez-vous de sortir. Tous ceux qui errent dans les rues, portent la rage dans le regard comme dans le coeur ; on prodigue l' or, sans pouvoir rencontrer le plus grossier aliment. On n' entend que les cris d' une foule féroce qui se dispute la chair des animaux immondes. On les dévore sans horreur ; et je n' ai entendu, en traversant la ville, que des plaintes lugubres qui perçoient à travers les murailles.

Mad Hilaire, *à son époux et à son fils.*

songez sur-tout qu' il est défendu, sous peine de la vie, de gémir de la mortalité, ou de parler de paix. Quiconque ne proférerait que ces mots, *il faut se rendre*, seroit saisi sur le champ et précipité à l' instant même au fond de la rivière... tremblez de dire un seul mot sur les calamités publiques.

Mlle Lancy.

Cela est bien vrai... des soldats de la ligue courent en troupes menaçantes, écartent tout ce qui

p12

s' assemble, et le mousquet repousse dans l' enceinte des maisons les malheureux, pâles et défigurés, qui implorent quelque secours. Chacun est barricadé ; il n' y a d' ouvert que les temples, où les sermons des ministres des autels promettent la manne du ciel à ceux qui soupirent après du pain.

Hilaire pere.

Les chants consolateurs de l' église, en dérobant aux vrais fideles l' image des maux présents qui ne doivent être que passagers, affermissent la foi, soutiennent le courage, préservent nos autels ; et Dieu qui voit notre constance, fera que d' un moment à l' autre la ville sera miraculeusement délivrée... oui, la manne tombera plutôt que...

Hilaire fils.

Cet espoir trompa long-temps notre profonde misere ; et la famine, malgré l' attente des plus prochains secours, n' en marche pas moins tête levée dans cette capitale, et moissonne sous nos yeux...

Hilaire pere, *l' interrompant.*

va, mon cher fils, crois-moi, c' est en redoublant la ferveur des prieres, c' est en les unissant en chœur dans les processions publiques, que les vœux d' un peuple entier monteront jusqu' au ciel, et lui feront une sainte violence.

Hilaire fils.

Et moi, oserai-je exposer ma pensée ? Ces  
processions religieuses et militaires, où le  
crucifix et les bannières sont mêlés aux  
arquebuses et aux halberdes, où les sabres et  
les surplis se touchent, où les habits  
pontificaux sont surchargés de cuirasses,  
où le sommet des mîtres marche de niveau  
avec la pointe des mousquets, où enfin le  
plainchant des psaumes est accompagné par de  
brusques et fréquentes décharges qui exposent la vie

p13

des spectateurs ; toutes ces pieuses et nouvelles  
cérémonies sont faites sans doute pour exalter  
l'imagination du peuple : mais je crains qu'elles  
n'y aient déjà produit une impression trop  
profonde, propre à le rendre opiniâtre, et, pour  
tout dire, amoureux de ses malheurs.

Hilaire pere.

Ils vont finir, mon fils, si le peuple acheve  
constamment ce qu'il a commencé pour l'intérêt  
de l'église et de l'état.

Hilaire fils.

Ils vont finir, dites-vous ? Et les assiégeants,  
toujours maîtres des environs, ne sont pas  
repoussés, et l'échelle du vainqueur est encore aux  
pieds de nos murailles. On ne peut s'échapper dans  
la campagne, ni faire entrer des provisions dans la  
ville. La contagion menace de mêler bientôt ses  
horreurs à celles de la famine... ah ! Mon pere,  
votre oeil se courrouce et s'enflamme... je n'en  
dirai pas davantage...

Hilaire pere.

Tu feras bien, mon fils : car tes discours  
m'affligent ; et la famine qui tue les corps, me  
paroît cent fois moins hideuse que l'hérésie qui tue  
les âmes. Ces calamités, te dis-je, seront  
passagères ; et notre sainte religion attaquée,  
mais triomphante, comme l'ont prédit les  
prophètes, sera raffermie sur de nouveaux  
fondements.

Hilaire fils.

Adieu, ma mere, c'est votre subsistance que nous  
allons chercher.

Mad Hilaire.

Que la prudence vous guide ; ne vous écartez  
pas trop au loin, et craignez de tomber dans les  
corps-de-gardes avancés.

p14

Hilaire pere.  
Nous ne tenterons point d' aller jusques-là.  
Hilaire fils, à *Mlle Lancy*.  
adieu, chere Lancy. Quel temps pour s' aimer !  
Que sont devenus les jours où nos peres, alors  
amis, nous destinoient l' un à l' autre ! La guerre  
civile a tout détruit... heureux ceux qui ne sont  
plus ! ... j' avançois avec tant de joie dans la  
carriere de la vie ; je touchois au terme désiré...  
mais la guerre, la famine, tous les fléaux réunis,  
n' ont pu dessécher ni tarir au fond de mon coeur le  
sentiment inaltérable qui y est caché.  
*avec attendrissement.* adieu, Lancy.  
*on entend un certain bruit.*  
Mad Hilaire.  
Arrêtez... on vient... ils sont plusieurs...  
prêtons l' oreille.  
Hilaire pere, *avec exclamation.*  
ah, bénis soient les ministres du seigneur ! ...  
quoi ! Tu ne reconnois pas leurs voix ? ... eh ! Ce  
sont nos défenseurs, nos amis, nos consolateurs...  
c' est le ciel qui les envoie. Je ne sors qu' après  
les avoir entendus... reste, mon fils, reste... ils  
nous apportent sans doute d' heureuses nouvelles ;  
car ils ne viennent jamais ici sans nous prêter le  
courage et les lumieres qui les animent et les  
guident.  
Mad Hilaire.  
Oui, toujours des espérances, et rien de plus...  
que vont-ils aujourd' hui nous annoncer ?  
*Hilaire pere va leur ouvrir la porte, les  
reçoit et les salue affectueusement.*

#### ACTE 1 SCENE 4

p15

les acteurs précédents, Varade, Guincestre,  
Aubry.  
Guincestre, *entrant sur la scene.*  
salut au bon fidele Hilaire, vrai catholique,  
zélé pour la religion, charitable ennemi des  
huguenots, et que le ciel, conséquemment, ne  
laissera point ici-bas, sans ouvrir sur lui les  
trésors infinis de ses miséricordes.  
Varade.  
Mais, quoi ! Vous semblez tous bien émus.  
Pourquoi vos visages sont-ils altérés à ce

point ? ... qu' avez-vous donc ?

Aubry.

Vous étiez tous deux prêts à sortir ; c' étoit sans doute pour aller dans les temples, invoquer la foudre sur la tête du relaps hérétique... allez, mes amis, le tonnerre ne tardera pas à tomber sur lui.

Hilaire pere.

Le besoin nous tourmente ; notre famille est nombreuse, notre domestique nous manque, et j' allois, avec mon fils, chercher les moyens de trouver quelque nourriture, afin de ne pas voir quelqu' un des nôtres augmenter demain la foule des moribonds ou celle des morts.

Aubry.

Quant à ceux qui meurent, mes bons amis, il ne faut pas les pleurer : félicitez-les plutôt de leur heureuse fin. Leurs ames s' envolent droit au ciel, puisqu' ils expirent dans les bienheureux sentiments

p16

de la bonne cause... vous pouvez sortir ; mais n' affichez point de regrets sur tout ce qui s' est passé : tous ces événements étoient arrêtés dans les décrets de la providence, et doivent tourner au profit de la religion.

Guincestre, *du ton d' un inspiré.*

il vaut mieux cent fois mourir en martyr, que de vivre en hommes tiedes. Ce siege sera une chose mémorable dans les fastes de l' église. Louange éternelle à tous les fideles qui ont eu la foi et la constance ! Ils seront tous comptés parmi les saints du martyrologe, ces héroïques défenseurs de la catholicité !

Varade.

ô mes enfants ! Quelle gloire pour l' église, de triompher d' un hérétique comme Henri ! Nous aurons bientôt un roi catholique ; et savez-vous que notre salut éternel dépendoit de notre résistance ?

Tout le royaume étoit excommunié, s' il eût souffert à sa tête le navarrois ; mais le saint pere porte la France dans son sein, et du milieu de Rome il a veillé à la sauver du plus épouvantable, du plus affreux désastre, du danger d' être protestante... qu' il sera beau, dans quelques jours, d' avoir résisté à l' ennemi de nos autels, et d' avoir sauvé la foi des vrais croyants !

Hilaire pere, *à sa famille...*

oh, que j' ai de joie à les entendre ! Comme ils

remplissent mon ame de consolations pures, de force et d'espérance ! Oui, l' église triomphera, et nous avec elle.

Mad Hilaire.

Mais, messieurs, arriveront-ils enfin ces secours désirés, et si long-temps attendus ? ... pendant ce temps, les royalistes sont toujours les maîtres ; ils sont dans l' abondance, et nous gémissons dans

p17

la famine. Le légat, le duc de Mayenne, les seize, les prédicateurs, du haut de leurs chaires, nous promettent constamment des merveilles ; et rien n' avance, que la douleur et la mortalité. Il faut que vous soyez les premiers abusés ; car chaque fois que vous venez nous visiter, vous nous apportez des nouvelles que vous croyez vraies ; et non-seulement elles ne se vérifient point, mais c' est toujours le contraire qui arrive, et qui trompe notre mutuelle attente.

Varade.

L' armée qui vient délivrer la ville, marche à grands pas ; on l' apperçoit déjà, quoique dans le lointain, du haut des tours. On voit briller des lances... c' en est fait, le bled, la farine, les tonneaux de vin, les vivres de toute espece vont entrer à grands flots par les portes, avec la foule victorieuse des soldats. Vous serez bien récompensés de votre constance ; car le pain et la viande seront pour rien. Alors on ne verra de tous côtés que fêtes, plaisirs, divertissements, où l' on se réjouira (en honnêtes chrétiens s' entend). Après demain, toute la ville sera illuminée, et l' on chantera, en actions de graces, un beau *te deum* dans l' église cathédrale... sur ma parole, je vous y ferai bien placer... le soir, double rang de lampions sur vos fenêtres.

Mad Hilaire.

Nous avons déjà loué des fenêtres pour voir passer le roi prisonnier, lorsque Mayenne écrivoit à Paris qu' il le tenoit, et qu' il ne pouvoit lui échapper qu' en sautant dans la mer.

p18

Aubry.

Plût à Dieu qu' il se fût noyé alors ! Mais si la



foudre ne l' écrase, il sera errant dans le monde,  
le front marqué du sceau de la réprobation...  
encore un peu de courage, et nous touchons à la  
fin de tout ceci. On a un peu souffert, d' accord ;  
cinquante ou soixante mille hommes sont morts de  
faim : mais présentement ils tiennent au ciel pour  
récompense, la palme glorieuse du martyre, et je  
regarde comme les plus infortunés ceux qui  
restent sur terre ; car ils n' ont pas, comme eux,  
l' assurance de la béatitude éternelle.

Mad Hilaire.

Ah ! Messieurs, je ne dispute point contre vous ;  
mais si l' on avoit pu concilier avec l' intérêt de  
la foi l' intérêt d' une ville aussi grande, aussi  
peuplée, éviter de tels désastres, si longs, si  
terribles, si désolants... femmes, enfants,  
vieillards, tous innocents, hélas ! Ont succombé  
dans les souffrances !

Hilaire pere, *bas à sa femme.*

paix, mon épouse, paix. Vous attirerez sur votre  
tête l' anathème de l' église et le courroux du  
ciel. Il ne nous a préservés jusqu' ici que parce que  
nous nous sommes montrés soumis et résignés...  
prenez patience.

Aubry.

Mais nous souffrons comme vous, madame, et  
plus encore, j' ose le dire ; car, exténués de  
fatigues et de courses, nous allons porter en tous  
lieux des consolations à nos freres. Il n' y a que le  
zele pour la religion, qui nous prête des forces  
miraculeuses, et qui nous fasse oublier nos  
propres besoins. Nous montrons la sérénité de  
l' ame dans les moments les plus pénibles : et  
pourquoi ? Parce que nous regardons toujours le  
ciel, et non la terre.

p19

Guincestre.

Allez, l' ange exterminateur descendra du haut du  
ciel avec son glaive enflammé, plutôt que de  
laisser vivre Henri sur le trône de France... je  
vous l' assure, au nom de Dieu même.

Hilaire fils, *d' un ton ferme.*

messieurs, les plus magnifiques paroles ne  
nourrissent point ; et si vous n' avez encore pour  
secours que de trompeuses espérances à distribuer,  
je crains bien que l' aveugle désespoir ne s' empare  
d' un peuple affamé, et qu' il ne se porte au  
malheur de reconnoître un roi protestant qui lui  
donnera du pain.

Varade, *d' un ton de voix adouci.*

écoutez, jeune homme : il vous faudroit plus de résignation à la volonté céleste ; mais puisque le besoin vous domine, et que Dieu, à ce que je vois, ne vous a pas accordé le courage dont il gratifie ses élus chéris, nous aiderons à votre foiblesse... suivez-moi en secret, à condition toutefois que vous maudirez de tout votre coeur le navarrois, que vous le haïrez, comme vous le devez. Je vais vous faire donner d' une certaine nourriture de mon invention, laquelle, une fois prise, soutient son homme pour trois jours au moins... c' est de mon invention, vous dis-je... Hilaire fils, *avec un cri de joie*.

est-il possible ! Vous nous donneriez de quoi nous nourrir ?

Guincestre, *avec une certaine dignité*.

oui, ayez toujours confiance en nous, et ne murmurez point mal-à-propos. Sans votre grande jeunesse... mais nous vous pardonnons... vous pouvez même aller tous de ce pas avec lui, en prenant la précaution de le suivre de loin, afin de ne point faire de jaloux. Chacun de vous obtiendra

p20

sa portion ; vous en rapporterez même au logis ; et comme la nature humaine est fragile, vous vous trouverez ainsi en état d' attendre le grand jour qui ne tardera pas à luire.

Mad Hilaire, *s' inclinant*.

mille actions de graces vous soient rendues, généreux bienfaiteurs ! Nous sommes prêts à vous suivre... j' en rapporterai pour sa mere ; elle a quatre-vingts ans passés, messieurs... elle vient de s' assoupir un peu... je ne craindrai plus son réveil ! ... j' aurai quelque chose à lui offrir.

C' est un grand miracle que le ciel a accompli sur elle, en nous la conservant jusqu' à ce jour.

Hilaire pere, *à sa famille*.

vous le voyez, mes enfants, vous le voyez, le ciel n' abandonne jamais ceux qui esperent en lui... vous avez blasphémé bien à tort ; je vous reprenois à juste titre. Ah ! Croyez-en toujours les ministres infailibles de l' église.

Hilaire fils, *aux trois prêtres*.

pardonnez à nos plaintes indiscrettes, à nos murmures... la douleur m' égaroit.

Mlle Lancy.

Ah ! Si ce secours étoit arrivé hier seulement, ma pauvre tante... ah, dieu ! J' aurois pu la retirer des bras de la mort... elle est morte,

messieurs, en louant votre zele, en vous bénissant, en priant Dieu pour le salut de cette ville qu' elle attendoit de vos prieres efficaces.

*Aubry, du ton d' un inspiré.*

vous voyez que les paroles des mourants sont éclairées du jour nouveau dans lequel ils vont entrer. La religion a soulevé à ses yeux le voile de l' avenir ; elle a vu le triomphe prochain de l' église ; les frémissements de l' enfer ne prévaudront point contre sa base inébranlable. Allez... conduisez-les,

p21

discret Varade ; nous vous attendrons où vous savez. Le scientifique Guincestre va rester avec moi. Nous avons quelques dispositions à prendre pour la fête solennelle qui se célébrera. Je veux qu' on s' en souvienne long-temps, et que les yeux de tous les fideles soient éblouis de sa pompe et de sa magnificence.

*Mlle Lancy se joint à Madame Hilaire qui marche en lui donnant le bras. Hilaire fils prend la main de son pere, et ils suivent, avec une espece de transport de joie, Varade qui sort le premier.*

## ACTE 1 SCENE 5

Guincestre, Aubry.

*vers le commencement de cette scene, on voit Madame Hilaire, la grand' mere, qui, du fond de la chambre, s' avance à pas lents à la porte entr' ouverte, le dos courbé et appuyée sur une canne. Elle s' arrête, en prêtant l' oreille aux discours des deux curés ligueurs, qui ne l' apperçoivent point. Cette femme, qui est âgée, doit avoir l' air respectable.*

*Aubry, après un silence.*

savez-vous qu' on a assez de peine à leur persuader de se laisser mourir de faim ?

Guincestre.

Le zele s' est étrangement refroidi depuis le jour de la saint-Barthelemi. C' étoit là le bon temps.

p22

Aubry.

Oui ; l' on faisoit alors du peuple tout ce qu' on vouloit.

Guincestre.

Aujourd' hui l' on rencontre des raisonneurs ; mais en allant ainsi de maisons en maisons ranimer le courage des patients, nous renverserons infailliblement les projets de Henri. La ville, vous le voyez, se soutient, et bien contre son attente. Il se verra forcé de lever le siege, et nous serons délivrés à jamais de lui et de sa race.

Aubry.

Ce diable d' homme-là a de la vigueur au moins. Sa tête ressemble à son bras. Comme il a riposté à Sixte-Quint ! Comme il s' est battu à Arques ! Comme il a négocié à Rome ! Habile dans ses marches, après avoir commandé en capitaine, il se bat en soldat. Nous pouvons bien le rendre odieux, mais non méprisable. Ce n' est point là un Henri Iii. Entre nous, nous serions-nous jamais imaginé, au commencement de cette guerre, qu' il en seroit venu tout seul au point où il en est ?

Guincestre.

Non, par ma foi. De son côté, il sait faire aussi des miracles ; mais c' est avec l' épée... il est vrai que, pour être aux portes de la capitale, il n' est pas encore dedans. Notre parti est bien plus fort qu' il ne pense. Nous lui avons associé toute la populace. Fiere de cet honneur, elle y répond en mourant de bonne grace. Le feu du fanatisme, échappé de l' encensoir, brûle mieux que jamais. C' est un vrai plaisir que d' attiser ses flammes, que d' être témoin de leurs rapides progrès : tant que les esprits seront emflammés à ce point, nous n' aurons rien à craindre. Que revient-il à Henri d' être

victorieux, lorsque l' opinion publique est soulevée contre lui ? C' est un homme qui s' épuise par ses efforts même, et qui finira par tomber sur ses trophées.

Aubry.

Mais il vise à se faire aimer, parce qu' il sent bien que la force d' un monarque est nulle tant qu' elle n' est pas dans le coeur de son peuple. Comment lui enlever ce pouvoir qu' il se ménage ? Car enfin de jour en jour (ne nous le dissimulons pas,) il devient cher à plusieurs.

Guincestre.

Il faut renouveler l' accusation qui nous a servi à anéantir ses qualités héroïques.

Aubry.

Nous avons les insinuations des confessionnaires...

Guincestre.

C'est là qu'il faut le peindre comme un homme qui détruirait la dernière messe dans Paris, s'il montoit une fois sur le trône.

Aubry.

Bien dit... mais avouez que c'est un bon peuple, un peuple bénin, que celui qui ne craint rien tant au monde que de n'avoir plus de messes. Préférer la famine à cette privation, et repousser des victoires avec un tel prétexte, est un prodige non moins étonnant... ce qui doit nous inquiéter le plus, c'est cette prétendue abjuration de Saint-Denis.

p24

Guincestre.

Voilà le coup que nous redoutions. Il a été fort habile ; mais nous avons de quoi parer à ce tour d'adresse. En présentant cette conversion comme fausse et dissimulée, en la dénonçant comme une nouvelle hypocrisie, un mensonge public fait au ciel et à la terre, un piège politique pour établir plus sûrement le protestantisme en France, nous l'arrêterons sur les degrés du trône...

Aubry.

Mais il faut persuader cela, et tout le monde n'a pas la même chaleur pour nous croire.

Guincestre.

Tu sais que l'on est toujours éloquent pour la multitude, lorsque l'on crie hautement au nom de dieu et de la religion ; le peuple s'élève alors comme par enchantement ; il ne faut pas d'autre argument que celui-ci : *le pape ne reçoit point cette abjuration*. alors le glaive que Henri tient dans les combats, se brisera contre le glaive de la parole que nous armons du haut des chaires. Les esprits seront terrassés. Dociles à nos impressions, ils n'agiront plus que conformément à nos volontés. Après tout ce qui s'est fait, on peut tout se promettre. Nous dicterons à l'impétueux *boucher* le texte de quelques sermons. Avec une octave, il fera perdre à Henri le fruit de deux batailles. Il a embrasé les cerveaux à St Méry ; et en sortant de-là, le peuple va quelquefois plus loin qu'on n'aurait su le prévoir... tout autres que nous seroient épouvantés de tels succès.

Aubry.

Comme nous nous réjouissons, quand une fois

la sainte ligue aura chassé les Bourbons ! Rome  
nous devra beaucoup, et s'acquittera  
magnifiquement selon le profit que nous lui aurons  
fait faire...

p25

Aldobrandin n'est pas si rusé que Sixte-Quint,  
et consentira de bonne grace à partager.  
Landriano m'a promis pour ma part une place  
éminente...  
Guincestre.  
Mon cher Aubry, sans l'espoir d'une fortune élevée  
et qui nous fasse dominer le vulgaire,  
qu'aurions-nous besoin de nous intéresser à ce  
grand changement ? Et que nous importerait au fond,  
que tel ou tel homme vînt à remplir le trône ? Tous  
les chefs de la ligue marchent à des intérêts  
particuliers, et les noms de *patrie et de*  
*religion* ne sont plus que pour les esprits  
crédules du peuple. C'est un beau morceau à vendre  
ou à démembrer, que la couronne de France. Qu'en  
pensez-vous ?

Aubry.  
Une aussi belle opération ne s'offre pas toujours.  
Guincestre.

Mettre le trône en quatre, frustrer Henri de  
son royaume, se partager ses belles provinces,  
s'enrichir de ses dépouilles, et les distribuer en  
différents lots ; les circonstances ne sont-elles  
pas favorables ? Ceux qui veulent en profiter, le  
sentent bien ; et sans l'imprudente division  
survenue entr'eux, le partage seroit consommé il y  
a long-temps.

Aubry.  
C'étoit la seule chose qui pût leur nuire. Ils  
auroient dû se hâter.

p26

Guincestre.  
Ils n'ont été politiques qu'à demi... mais tout  
n'est pas désespéré, s'ils persistent.

Aubry.  
Pour moi, je ne reviens point de ce peuple,  
qui, dans la disette, chante des psaumes de  
toutes ses forces ; qui, périssant d'inanition,  
vole entendre des sermons, ranime une voix éteinte  
pour crier à l'*hérétique* ; qui, dans l'intérieur

de ses maisons, se dispute avec emportement, l' un pour le légat, l' autre pour Guise ; celui-ci pour Mayenne... il y va de bien bonne foi : et comment est-il dupe à ce point ? ...

Guincestre.

Quand on a bien préparé la machine qui doit monter les cerveaux, ils sont disposés à l' enthousiasme, et l' on doit calculer alors l' extraordinaire et le merveilleux, comme les choses naturelles et possibles. D' ailleurs, ce peuple éternellement étranger à ses vrais intérêts, semble né pour être asservi ; tant il s' y prête avec facilité. C' est un immense troupeau, que chacun se dispute pour le tondre à son gré ; il s' abandonne bénévolement aux ciseaux ; sa toison le surcharge, et qui l' en débarrasse est toujours bien venu...

Aubry.

Il est vrai qu' il ne connoît guere que la mutinerie, et qu' il a un goût décidé pour la superstition...

Guincestre.

C' est là ce qui l' enchaîne au sol qu' il broute innocemment. Ayons soin de l' entretenir dans son imbécillité native. étouffons l' aurore d' une raison qui voudrait percer par intervalles. Qu' il ne pense jamais que d' après nous. En fondant notre autorité sur son imagination ardente et foible, craintive et

p27

crédule, notre pouvoir régira ses esprits, et notre autorité s' élèvera sans peine au-dessus du pouvoir des rois...

Aubry.

Toute ma crainte est, qu' enfin ce peuple n' ouvre les yeux ; il ne faudroit qu' une lueur rapide et fatale, pour lui faire appercevoir ce tas de mensonges que nous avons fabriqués... s' il alloit raisonner, que deviendrions-nous ?

Guincestre.

Ta crainte est justement fondée. Il est une invention récente, que j' ai toujours jugée très-dangereuse, et dont les conséquences n' ont pas encore été aperçues par nos sublimes sages.

Aubry.

Quel est cet objet nouveau, destructeur de notre antique et formidable pouvoir ? Je cherche et n' aperçois pas...

Guincestre.

L' imprimerie... y êtes-vous ?

Aubry.

Il est vrai.

Guincestre.

Je l' ai prédit... cette découverte nous portera malheur. Elle a commencé par nous être utile ; elle finira par nous faire sauter. Tous ces imprimés, forgés par des plumes vénales que nous lâchons contre Henri et sa secte, pourront un jour être anéantis par d' autres à sa louange, et qui n' étant pas payés, seront bien meilleurs. Il n' y a plus d' actions secretes devant cette langue rapide, universelle, indestructible... songez à la satire ménippée ; si cela étoit lu, si cela étoit entendu généralement...

Aubry.

La frayeur me saisit... heureusement que sur

p28

mille, il n' y en a qu' un tout au plus qui sache lire : mais n' importe ; dès ce moment, je vais publier que la lecture conduit nécessairement à l' hérésie, à l' incrédulité, à la révolte, à tous les crimes...

Guincestre.

J' ai toujours conseillé de mettre les plus dures entraves aux progrès de l' imprimerie, de renoncer même aux avantages passagers qu' elle pouvoit procurer, afin de détourner l' attention de ses prodigieux effets ; car on pourroit, en donnant une certaine direction aux esprits, les mener au point diamétralement opposé où nous voulons les conduire. Si cette force immense est une fois tournée contre nous, il ne sera plus en notre pouvoir de l' arrêter ; elle dispersera nos opinions, comme un vent impétueux dissipe un monceau de paille légère.

Aubry.

Si jamais, comme je l' espere, je monte à certaine place, je ne serai content que lorsque j' aurai aboli la derniere presse...

Guincestre.

Tant que j' en verrai une dans l' Europe, je frémirai dans la crainte que la raison humaine ne rallume subitement son flambeau.

Aubry.

On ne songe point assez à ce que vous venez de dire, et il faudroit à nos chefs la supériorité de votre coup d' oeil.

Guincestre.

N' augmentons point cependant nos allarmes. Ce n' est, pour le moment actuel, qu' un danger imaginaire. L' état où la France est réduite, ne



laisse rien à craindre de sitôt. Elle est trop  
malade pour vouloir faire l' esprit fort. Le petit  
peuple surtout

p29

ne s' en relevera de long-temps. Il est tellement  
impregné d' une salubre et profonde ignorance,  
que, dans mille ans d' ici, la chaîne des préjugés  
dont il est garotté ne sera point encore  
usée, et qu' il la traînera à demi-rompue, en  
baisant ses débris, et en regrettant qu' elle ne soit  
pas entière.

Aubry.

Gardons toujours la même marche. Tant que  
nous saurons étudier et conduire les caractères  
selon les rangs, et déguiser les vrais motifs qui  
nous font agir, nous retarderons la funeste époque.

Guincestre.

Consolons les uns par l' espoir de la couronne  
du martyr ; effrayons les autres avec les mots  
d' anathème et de Rome. Aux moins aveugles,  
promettons des places qui flattent leur ambition ;  
et quant à cette tourbe insensible, sur laquelle il  
y a peu de prise, faisons-lui sentir le fouet de la  
terreur, en la précipitant indifféremment dans les  
cachots ou dans la mort.

Aubry.

Tu n' excelles pas mal dans ton rôle, toi, et tu  
possèdes au suprême degré l' art de te contrefaire.

Guincestre.

Et toi, ton masque est excellent ! Selon ceux à qui  
tu parles, on voit ton visage absolument changer.  
Tantôt ta voix est menaçante, ton oeil enflammé,

p30

ton geste roide et dur ; tantôt ton regard est  
doux, ta parole humble, caressante, ton front  
charitablement baissé ; et lorsque dans ces  
temps-ci tu contrefais l' air famélique, exténué,  
mourant, on diroit que tu vas rendre l' ame,  
sur-tout lorsque tu prends la quinte de ta petite  
toux sèche...

Aubry, *prenant l' air en question et toussant.*

comme cela, n' est-il pas vrai ?

Guincestre.

Admirable ! En vérité, admirable ! ... tu ne te  
vois pas toi-même... je te le répète, tu ne sais

pas à quel point tu excelles...

Aubry, *avec emphase*.

parler au peuple, est une sorte d'éloquence que les plus grands clercs de ce monde ne connoissent pas toujours, et à laquelle ils sont bien inhabiles, quand les circonstances les y forcent. Ils n'ont pas la langue qu'il faut alors ; car cette langue-là ne s'apprend point dans le cabinet.

Guincestre.

Il n'y a rien de plus plaisant que de te voir, après t'être bien rassasié avec nos provisions cachées ; de te voir, dis-je, prendre tout de suite, en sortant, un visage si alongé, que l'on diroit que tu vas tomber au bout de la rue. Comment fais-tu pour figurer si bien tes jambes chancelantes, pour être à la fois si pâle et si bien portant ?

Aubry, *se détournant, apperçoit la mere*

*Hilaire qui étoit restée debout à les entendre.*

*son front est indigné ; elle est appuyée sur sa canne. D'un ton embarrassé et sourd.*

paix, paix, paix ! Une femme est là qui nous écoute.

Guincestre, *tournant la tête et fronçant mystérieusement les sourcils.*

elle nous auroit entendus ?

p31

Aubry.

Mais il y a toute apparence.

Mad Hilaire grand' mere, *avec la plus grande indignation.*

oui, je vous ai entendus, misérables que vous êtes, et je viens d'apprendre à vous connoître.

Je vois en vous les fléaux de ma triste patrie.

Allez, il y a long-temps que je soupçonnois confusément les horribles intrigues que votre bouche a dévoilées. J'ai vu naître la ligue. J'ai vieilli au milieu des désastres qu'elle a enfantés.

Que ceux qui sont encore aveugles, n'ont-ils assisté, comme moi, à l'entretien qui vient de démasquer vos ames infernales !

Guincestre.

Bonne femme... prenez garde à ce que vous dites... bonne femme, si l'on n'avoit pitié de votre âge...

Aubry.

Vous oubliez qu'on pourroit vous punir sur la place...

Mad Hilaire grand' mere.

Me punir ? Lâches que vous êtes, me punir ! ...

qui de vous aura le courage de me délivrer des courts moments qui me restent à vivre ? ... auteurs de la misère publique, quels maux particuliers vous reste-t-il encore à faire ? La mort est le seul bienfait qui parte de vos mains, et vous ne l'accordez qu'avec une cruauté lente... osez frapper du dernier coup la femme infortunée que vous faites mourir depuis si long-temps. J'ai perdu cinq enfants dans ces malheureuses guerres que votre génie hypocrite a allumées. Un seul me restait, hélas ! Et je ne le vois plus, ni lui, ni sa femme, ni son fils... me voilà près de mes bourreaux. Un crime de plus ne doit pas les intimider. Ils ont

p32

appris à assassiner les miens : qu'ils m'assassinent à mon tour. Mon plus grand supplice seroit d'envisager plus long-temps les monstres qui ont désolé mon pays, les monstres sortis du gouffre des enfers ; et quand, hélas ! ô mon dieu ! Y rentreront-ils pour ne plus persécuter les humains ?

Aubry, *la menaçant.*

si je m'en croyois...

Guincestre, *le retenant.*

retirons-nous... laissons cette vieille femme à elle-même. Que peut-elle avec sa voix cassée, expirante ? ... dans une heure, elle ne sera plus.

Aubry, *lui jettant un regard furieux.*

puisse-t-elle à l'instant même expirer ! ...

Guincestre, *à la porte.*

si toutefois elle ne mouroit pas dans le jour...

je m'entends. Viens, Aubry, viens... sortons.

## ACTE 1 SCENE 6

Mad Hilaire grand-mère, *seule.*

ô mon dieu ! Ayez pitié de la France ! En quelles mains je la laisse en mourant ! L'étranger, le citoyen, c'est à qui déchirera ses entrailles ! Pauvres français, comme vous avez été les victimes de votre crédulité ! Vous étiez faits pour être heureux ; et vous livrant à une folle superstition, vous n'avez su ni reconnaître les imposteurs, ni repousser vos tyrans... voici la quatre-vingt-troisième année que je supporte la vie. ô mon dieu ! Les quinze dernières me sont devenues les plus amères, par les horreurs que j'ai

vu commettre en votre saint nom. Les crimes de  
l'hypocrisie ont assez

p33

fatigué mes yeux ; ils ne demandent plus qu'à se  
fermer... je mange le pain des jeunes et des forts,  
le pain de mes enfants, moi, rebut inutile et  
fardeau sur la terre... je demande d'aller à vous,  
ô mon dieu ! Que votre volonté soit faite ; mais  
envoyez-moi la mort, la mort, la mort, ô mon  
dieu, la mort ! C'est la grace que j'implore de  
votre miséricorde, et je vais l'attendre avec  
confiance aux pieds de cette croix, où chaque jour  
de ma vie je vous ai offert l'hommage de mon amour.  
*elle sort à pas lents, et passe dans la  
chambre voisine, d'où elle est sortie.*

ACTE 2 SCENE 1

p34

*le théâtre représente le camp de Henri. Le  
roi est dans une tente plus élevée que celles  
qui sont autour. Des soldats montent la garde  
aux environs.*  
Henri seul, dans sa tente .  
Non, je ne puis me résoudre à donner l'assaut.  
J'en redoute les horribles suites... trop de  
sang a déjà coulé. épargnons ceux qui reviendront  
à moi dès qu'ils me connaîtront... c'est un peuple  
bon, qui se livre à la mort par égarement. Il  
a été échauffé, séduit, trompé par les ennemis de  
son bonheur. Sauvons-le, malgré lui, et pardons,  
s'il le faut, une couronne, plutôt que de livrer  
au fer cette cité immense, peuplée de femmes,  
d'enfants, de vieillards... ah ! Je frémis de cette  
seule image... non, ce ne sera pas moi qui  
verserai le sang français... il m'est trop précieux.  
Qu'ils deviennent ou non mes sujets, je dois les  
épargner. *il appelle.* Monsieur De  
Montmorency !

ACTE 2 SCENE 2



Henri, Montmorency.

Montmorency.

Sire ?

Henri.

Qu' on ne dispose point l' assaut que j' avois ordonné... j' ai changé d' avis.

Montmorency.

Sire, les assiégés, rebelles à vos bienfaits, ont fait rejeter le pain par-dessus les remparts.

Henri, *vivement*.

je suis sûr qu' ils en manquent. En vain Mayenne veut me faire croire le contraire par cette feinte ; je ne veux pas que le peuple soit la victime de cette fausse politique. Je sais que la famine les dévore. Autant que je le pourrai, mon ami, je fournirai des vivres à ces malheureux... faites dire à tous ceux de mon armée qui ont des parents dans la ville, que je leur permets de leur porter des vivres.

Montmorency.

Sire, pourvu qu' ils ne s' arment point contre vous de vos propres bienfaits...

Henri.

Quand un peuple immense élève jusqu' à moi ses lamentables cris, je ne puis endurcir mes entrailles, en me rendant sourd à ses plaintes. Que des fanatiques abusent de l' esprit crédule de ces infortunés, c' est à moi de les sauver de leur propre délire. Je sens que je suis leur pere, et qu' il

p36

m' est impossible de ne point partager leurs maux. Allez, et proclamez mes ordres.

## ACTE 2 SCENE 3

Henri, Sully.

Henri.

Eh bien, mon cher Rosni, causons en secret...

ils ont de la peine à me croire catholique. Ils s' obstinent à dire que je ne puis être absous que par le pape, et régner conséquemment que sous sa bonne volonté.

Sully.

Sire, le moyen de rendre vains tous les foudres du vatican, c' est de vaincre : alors vous obtiendrez aisément votre absolution. Mais si vous

n'êtes pas victorieux, vous demeurerez toujours excommunié.

Henri.

J'aurais déjà vaincu : mais j'aime ma ville de Paris ; c'est ma fille aînée. Je suis jaloux de la maintenir dans sa splendeur. Il auroit fallu la mettre à feu et à sang. Les chefs de la ligue et les espagnols ont si peu compassion des parisiens ! Ces pauvres parisiens ! Ils n'en sont que les tyrans ; mais moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis voir ces calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'âme, et j'ai tout fait pour y apporter remède, tout jusqu'à apprendre par cœur, et répéter le catéchisme qu'ils m'ont donné.

p37

Sully.

Vous avez bien fait, sire ; on n'appaise pas autrement des théologiens. Allez, l'action la plus agréable à Dieu sera toujours d'épargner le sang des hommes, et de mettre fin aux maux qu'ils endurent, soit par aveuglement, soit par opiniâtreté.

Henri.

Mais n'y auroit-il pas eu plus d'héroïsme et de fermeté à soutenir le protestantisme, à le faire monter avec moi sur le trône, et à donner ainsi à mes sujets une religion plus simple, plus épurée, plus propre à détruire les nombreux et incroyables abus de l'autorité sacerdotale ?

Sully.

Si cela eût pu se faire sans hasarder votre couronne, sans plonger la France dans une guerre interminable, il eût été bien avantageux à l'état de recevoir de vous le principe de sa félicité et de sa grandeur, et d'anéantir le germe des fatales discordes que Rome nous envoie ; mais il s'agit évidemment de soumettre d'abord la capitale, afin de pousser les ennemis du centre du royaume vers la frontière.

Henri.

Cette abjuration a coûté beaucoup à mon cœur.

p38

Sully.

Elle étoit nécessaire... il faut entrer dans Paris.

Henri.

Vous avez été le premier à me conseiller d' aller à la messe, et vous êtes resté protestant.

Sully.

Je l' ai dû. Ils haïssoient votre religion, et non votre personne ; il falloit que vous fussiez catholique. Il m' étoit permis, à moi, de demeurer fidele à la loi de mes peres.

Henri.

Je me suis reproché plus d' une fois ma foiblesse ; je ne m' en console que par l' idée que ma conversion rétablira la paix. Eh ! Que ne sacrifie-t-on pas à ce grand intérêt ?

Sully.

Les esprits ne sont pas préparés encore pour un heureux changement... point de remords, sire ! Les rois doivent dominer les religions, et ne s' attacher qu' à celle qui, composée d' éléments purs, découle du sein de la divinité, dont ils sont ici-bas les images, quand ils sont éclairés, fermes et bienfaisants. Ils doivent être au-dessus de ces pratiques superstitieuses qui avilissent la raison, abâtardissent les peuples, leur ôtent leur énergie et leurs vertus. C' est à eux de préparer de loin à leurs sujets un culte raisonnable, digne de l' homme, et de faire tomber, soit par les mépris, soit par une sagesse attentive, ces querelles misérables qui ont tant de fois ensanglanté la terre ; c' est ainsi que, législateurs sublimes et prévoyants, ils deviennent les bienfaiteurs du genre humain.

Henri.

Que ne puis-je l' être sous ce point de vue, et faire avancer mon siecle vers la vérité ! Mais, né

p39

dans une religion qui a rendu à la raison humaine une partie de sa liberté, je me trouve forcé de rétrograder, entraîné par la barbarie qui m' environne de toutes parts. Me voilà obligé d' embrasser un culte chargé d' absurdités révoltantes. Eh ! Que deviendra le bien que je voulois faire aux hommes ?

Sully.

Vous en ferez beaucoup, en paroissant céder au torrent contre lequel il n' y avoit point de digues. Il faut aller d' abord au plus pressé, et terrasser le fanatisme qui, sous vos yeux, égorge vos sujets. Donnez-lui le signal qu' il demande pour apaiser ses fureurs. Touchez les autels où il doit tomber vaincu et désarmé, ôtez-lui son poignard et ses flambeaux... une messe entendue doit enchaîner le



monstre et prévenir l' effusion du sang. Entendez la messe, et regardez ce peuple, tantôt insensé, tantôt furieux, comme un peuple d' enfants qu' il faut conduire par les illusions qui lui sont cheres.

Henri, *avec affection*.

toi, mon cher Rosni, que rien n' oblige à ce sacrifice ; toi, dispensé de t' immoler, reste fidèlement attaché à la religion réformée. Le poids de ton nom, tes vertus, ta mâle probité te rendent chef d' un parti que je ne puis plus favoriser trop ouvertement, mais auquel je serai toujours attaché de coeur et d' esprit. Non qu' il soit exempt de la fange qu' il a contractée par son voisinage avec le papisme ; mais il secouera le reste de ses viles superstitions, et l' on verra naître bientôt une religion que la dignité de la raison humaine pourra avouer sous le regard de la divinité.

Sully.

Prince ! Si je sais lire dans l' avenir, et voir la marche de l' esprit humain, il faut que l' idole de

p40

Rome tombe par degrés. Les abus et les lumieres conduiront un jour la France au protestantisme ; et le protestantisme lui-même ayant épuré son culte, montrera enfin à l' univers les vrais adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. Alors dégagée d' un mélange ridicule et honteux, la religion sortira éclatante et pure, le front élevé vers les cieux. Elle enchaînera sans effort les esprits droits et les coeurs vertueux qui chériront ses attraits chastes et nobles, eux qui se refusoient aux idées avilissantes et injurieuses, sous lesquelles on osoit représenter le créateur de l' univers et le pere auguste des hommes.

Henri.

Heureux le prince qui pourra présider à cette époque, et qui sera favorisé dans ce grand changement par les lumieres nationales, autant que j' ai été arrêté par la démence et le fanatisme !

Sully.

Un de vos descendants, sire, une de ces ames fortes et généreuses que la providence tient en réserve, chez qui l' amour du bien devient passion, qui conçoivent, veulent et exécutent les grandes entreprises, brisera le joug de ces tyrans religieux qui remplissent les esprits de chimeres mystiques, et dont l' opulence oisive mine les forces de l' état : et la France alors, délivrée

du principe secret de sa destruction, reprendra son lustre et son éclat.

Henri.

Puisse-t-il faire ce qu' il ne m' est pas permis de tenter au milieu de tant d' esprits farouches, amoureux de leur servitude ! Ce royaume dégradé par sa fatale union avec Rome, ne reprendra l' ascendant naturel qu' il devrait avoir sur tous ses voisins, que quand il aura adopté une réforme urgente qui proscrive, et le tribut immense et annuel payé à

p41

la chaire de saint Pierre, et le célibat scandaleux des prêtres, et cette armée inutile de cénobites, et toutes ces chaînes arbitraires et bizarres qui attentent également aux privileges de l' homme et du citoyen.

Sully.

Le temps et la raison réaliseront les mouvements généreux de votre coeur... vos enfants, vous dis-je, se souvenant de vous, rendront à l' homme la liberté que l' atrocité des siècles barbares lui ont ravie ; et la puissance imaginaire de Rome, réduite à sa juste valeur, n' excitera plus que la risée des sages.

Henri.

J' en accepte l' augure, mon cher Rosni ; mais mes amis ne diront-ils pas que j' ai cédé à l' intérêt, au desir de régner ? ...

Sully.

Vous auriez été coupable, lorsque le vaisseau de l' état étoit battu d' une si furieuse tempête, de n' avoir point porté la main au gouvernail. Il n' appartenoit qu' à vous de le sauver. Restaurateur de la France, non, ils ne vous feront pas ce reproche. Ils savent qu' un roi se doit, avant tout, au repos de son pays ; qu' il n' est point hypocrite, pour donner le change au fanatisme... eh ! Mon cher maître, n' est-ce pas le même dieu que nous adorons, le dieu qui nous commande de chérir les hommes, et de leur faire tout le bien qui est en notre pouvoir ? ... c' est le même évangile, c' est-à-dire, la même morale que vous reconnoissez pour la mettre en pratique... le reste, sire, est une vaine dispute de mots.

Henri.

Sans doute, mon cher Rosni ; et ceux qui adorent le même dieu, qui suivent la morale auguste



de l' évangile, devraient bien enfin se réunir,  
s' embrasser, et se regarder comme freres... eh ! Ne  
le sont-ils pas, puisqu' ils sont d' accord sur les  
mêmes devoirs, et qu' ils honorent les mêmes vertus ?  
Sully.

Un culte aussi raisonnable, aussi simple, aussi  
pur, choquoit trop l' ambition et l' orgueil des  
prêtres catholiques qui ont surchargé la religion  
de monstruosités étrangères. Ils ont besoin  
d' égarer l' esprit de l' homme dans la confusion  
ténébreuse de leurs dogmes et de leurs mysteres.  
Henri.

Comme mes vœux impatients hâtent le jour où  
la France sera éclairée, où l' esprit de  
persécution cessera, où, faute de controversistes,  
tombera l' aliment fantastique de ces débats  
honteux ! ... en attendant, soyez bien sûr, mon cher  
Rosni, que, fidele à mes principes autant que je le  
pourrai sans rallumer les divisions ni les  
discordes, j' établirai la tolérance dans mes états.  
Elle seule fait la gloire et la force des empires.  
Sully.

Vous le devez, sire, et par humanité, et par  
sagesse, et par reconnoissance, et même par  
politique.  
Henri.

Ah, mon cher Rosni ! Je ne pense tout haut sur  
ces matieres qu' avec vous... qui plus que moi doit  
détester le fanatisme ? Que de fois j' ai vu le  
couteau levé contre mon sein ! J' ai toujours devant  
les yeux l' infortuné Coligny sanglant et déchiré,

p43

que ses vertus et sa probité n' ont pu sauver de la  
férocité des catholiques... ils me tueront, mon  
ami, ils me tueront : mais n' importe, je veux  
tenir les deux religions dans ma main, et je n' en  
protégerai pas moins, jusqu' au dernier soupir, ceux  
dont je suis obligé de me séparer.

Sully.

Agissez et marchez toujours sous l' oeil de Dieu,  
c' est assez pour ne plus craindre les hommes.  
Henri.

Oui, je me remets tout entier à la providence.  
*après un silence.* j' ai besoin, pour rendre mon  
peuple heureux, d' un homme qui ait vos lumieres  
et votre fermeté ; car il y a bien des  
malfaiteurs à combattre... savez-vous quel est le  
terme de mes souhaits, le but désiré de mes  
travaux ? C' est de faire en sorte, mon ami, que tout

cultivateur, jusqu' au moindre paysan, mette tous les dimanches la *poule au pot* . Tout dérive de

p44

là, mon ami ; la joie, la santé, la force, la population, les bénédictions envoyées au ciel, et qui retombent sur la tête des rois... allez, j' ai bien vos maximes dans le coeur.

Sully.

Généreux prince, ayez constamment le courage de faire le bien ; car il est toujours difficile à faire, au milieu de ces hommes avides, de ces courtisans orgueilleux, qui ne voyent qu' eux et jamais le peuple...

Henri.

Ne me cachez jamais la vérité, mon cher Rosni. Je la desire, je la cherche, et me crois né pour l' entendre.

Sully.

Sire, je vous prouverai mon dévouement absolu, en ne vous déguisant jamais rien de ce qui pourra intéresser votre gloire ou le bonheur de vos peuples. *il sort.*

#### ACTE 2 SCENE 4

p45

Henri, *seul.*

voilà l' homme qui m' aidera à porter le fardeau de la royauté ; il ne flatte pas, il est sévère ; tant mieux. Il aura le courage de me représenter mes fautes ; il n' y a qu' un ami qui puisse se charger d' un tel emploi. Graces à Dieu, j' en ai trouvé un... dans quelle situation je me trouve ! Obligé tout-à-la-fois de tirer l' épée et de feindre aux pieds des autels, il faut conquérir et sauver en même-temps mon royaume ! Quel siecle ! Le sacerdoce combat la royauté ; le fanatisme tient son poignard suspendu sur ma tête, et paroît ne pas vouloir manquer son coup. Un pape m' ordonne d' un ton absolu de descendre du trône. Mayenne, les seize, le rusé Philippe, les décrets de la sorbonne, ont armé mon peuple contre moi. Quelle foule d' ennemis à dompter ! La foiblesse n' est point mon partage. Mais que d' obstacles à vaincre !

Que de partis à concilier ! Que de factions à combattre ! Répondons à la rébellion par le courage, à la férocité par la constance, au fanatisme par la clémence. Je laisserai peut-être les farouches ennemis de la tranquillité publique. J'armerai du moins contr' eux les vertus faites pour amollir les âmes les plus dures...

## ACTE 2 SCENE 5

p46

Henri, Biron.

Henri.

Monsieur De Biron, vous commanderez cette nuit le poste de la pointe-notre-dame : faites charger deux bateaux de farine, que vous conduirez dans la ville. En voici l'ordre écrit et signé de ma main, dont vous ne vous servirez qu'au besoin... si vous aviez entendu ce qu'on m'a dit de leur misère ! Je vous connois, mon ami ; votre cœur en saigneroit... j'ai été plus d'une fois tenté de lever le siège ; et je ne réponds point, si je ne finis pas bientôt avec Brissac, que je ne décampe. J'aime mieux ne jamais régner, que d'obtenir un trône qui coûteroit si cher à mon cœur.

Biron.

Sire, je ne puis qu'approuver ces sentiments si rares dans un roi ; mais cependant que votre majesté considère que les deux bateaux de farine qu'elle m'ordonne de faire entrer, produiront un effet dangereux pour ses intérêts et pour la ville même. Les assiégés vont croire que ces vivres leur arrivent d'une main amie ; que c'est un bienfait des espagnols ; qu'il leur en arrivera de plus considérables. Les ligueurs en profiteront pour accroître l'opiniâtreté du peuple : et qu'en arrivera-t-il ? Le trépas d'un plus grand nombre.

Henri.

Ils sont dans les tourments de la famine, et vous considérez les cruels droits de la guerre ! ... fais

p47

ce que je te dis, mon ami. Je connois le malheur. J'ai vu de près le besoin ; et si jamais je regne,

je ferai en sorte qu' aucun de mes sujets n' éprouve le mal-aise de la disette.

Biron.

Mais au moins, sire, que la longueur du siege ne vous rebute point. Vous avez rapproché les postes ; vous avez resserré la ville ; vous avez brûlé les moulins. Toute ressource va bientôt leur manquer ; ne perdez pas le fruit de tant de victoires... vous emporterez la ville.

Henri.

Je sais tout cela ; mais ce que tu ne sais ni ne sauras jamais, c' est ce qu' il m' en coûte pour rester ici... l' homme de Brissac ne vient point... voilà deux heures de retard... je crains beaucoup... si cette négociation alloit manquer... dieu par-dessus tout... mais je ne puis rien prévoir de tout ce que deviendront mes affaires... ô dieu ! ...  
*il tombe dans une profonde réflexion.*

## ACTE 2 SCENE 6

Henri, Biron.

*un homme du commun, conduit par un garde, entre chez Henri ; M De Biron se retire au fond de la tente.*

Henri, *vivement.*

te voilà ? Eh bien, la lettre ?

Langlois.

Sire, je n' en ai point.

p48

Henri.

Comment, tu n' en as point ?

Langlois.

Je ne suis point un simple courrier, mais un agent de confiance ; mes instructions sont verbales.

Henri.

Eh ! Pourquoi donc rester si long-temps ?

Langlois.

Votre majesté ne sait pas ce qu' il faut de précautions pour entrer et pour sortir de la ville, et de chez m le gouverneur.

Henri.

Qu' a-t-il dit ?

Langlois.

De répondre à votre majesté, lorsqu' elle me demanderoit la lettre : *les Brissac ont toujours été fideles à leur patrie et à leur roi.*

Henri.  
J' entends. Reste là un moment.  
*le roi passe dans un cabinet et écrit.*

## ACTE 2 SCENE 7

Biron, Langlois.  
Biron.  
Ils sont donc aux derniers abois dans la ville,  
puisqu' ils ont renvoyé les bouches inutiles ?  
Langlois.  
Ah, monsieur ! Heureux ceux qui sont dehors !  
Il n' y a plus de place dans les cimetières, ni dans  
les églises, pour enterrer les morts.  
Biron.  
Que me dites-vous !

p49

Langlois.  
On peut compter à présent sur quinze cents  
hommes qui expirent chaque jour.  
Biron.  
Il ne leur reste donc pas un muid de farine ?  
Langlois.  
Une mere a mangé son enfant.  
Biron.  
Ciel ! Et comment, dans leur désespoir, ces  
malheureux n' égorgent-ils pas la garnison ?  
Langlois.  
La garnison les égorge.  
Biron.  
Et les prêtres souffrent de telles horreurs ?  
Langlois.  
Les prêtres appellent ceux qui meurent, des  
martyrs.  
Biron.  
Et ces infortunés se croient tels ?  
Langlois.  
Ceux qui survivent, parlent de la gloire de les  
imiter ; on promène le saint sacrement dans les  
rues, pour fortifier les courages. Voilà le pain  
qui les nourrit. Si un homme tombe dans la foule en  
expirant de besoin : *encore une ame dans le  
ciel, s' écrit le prêtre, réjouissez-vous-en  
avec moi. Venez, mes amis ; touchons tous ses  
vêtements, et prions-le d' intercéder pour nous.*  
Biron.  
Pauvre patrie ! ... l' humanité sainte a déserté  
les autels ; où s' est-elle réfugiée ?



Langlois.  
Dans le coeur de Henri.

ACTE 2 SCENE 8

p50

Henri, Biron, Langlois.  
Henri, à *Langlois*.  
prends cette bourse et cette lettre. L' argent  
pour toi, la lettre pour Brissac.  
Langlois.  
Je ne prendrai ni l' un ni l' autre.  
Henri.  
Pourquoi ?  
Langlois.  
J' expose ma vie pour mon roi avec plaisir, même  
avec joie. Je ne la vendrais pas pour tout l' or  
du monde. Si vous me renvoyez à M De Brissac,  
j' y retourne, mais sans lettre.  
Henri.  
Sans lettre ? ...  
Langlois.  
Oui, je serai arrêté, interrogé, fouillé...  
dites-moi ce que vous voulez qu' il sache ; il le  
saura de vive voix... songez que, quand j' aurai  
votre secret, j' en serai plus maître au milieu des  
tourments, que la famine n' est maîtresse des  
entrailles qu' elle dévore.  
Henri, *après un silence*.  
ami, je sens en ce moment que je ne suis pas  
si grand que toi.  
Langlois, *s' inclinant*.  
Henri sera toujours le héros de la France ; et  
mon premier devoir est de mourir pour elle et  
pour lui.

p51

Henri.  
Eh bien ! Dis au gouverneur que Henri savoit  
bien qu' il auroit toujours lieu de chérir  
M De Brissac autant qu' il l' a constamment  
estimé... à *voix basse*. ajoute que j' arriverai  
demain à la porte st Denis à quatre heures du matin.  
Langlois.  
à quatre heures du matin ? ... cela suffit, sire,  
je lui rendrai vos propres paroles.  
Henri.  
échappe aux gardes, aux espions.  
Langlois, *avec une modestie et noble fermeté*.  
j' échapperai.

ACTE 2 SCENE 9

Henri, Biron.

Henri.

Eh bien, mon ami, que dites-vous de cet homme-là ?

Biron.

Sire, je ne suis pas encore revenu de mon étonnement ; mais il faut qu' il soit né quelqu' un.

p52

Henri.

Quelqu' un ! C' est un françois ! Vous aussi vous auriez l' injustice commune à tous les grands, qui ne veulent croire à l' élévation des sentiments que dans les rangs les plus distingués ? La générosité, la noblesse, la franchise appartiennent aussi aux classes inférieures. Je l' ai éprouvé plus d' une fois. J' ai trouvé des secours dans la plupart de ceux que l' orgueil dédaigne. Oui, oui, c' est le peuple qui est franc, qui oblige, et qui aime... je vois que vous ne connoissez point la nation. Non, mon ami, non, vous ne connoissez pas ce bon peuple. Il est léger, mais sincere ; il est sur-tout sensible, et il m' adoreroit, s' il pouvoit deviner ce que je sens pour lui... je vous l' avoue : si je n' étois jaloux de son amour, de cette affection vive qu' il sait si bien témoigner ; si je n' avois formé le plan de réparer ses malheurs, de le rendre heureux, ne croyez pas que je tinsse contre le tourment d' en voir périr un si grand nombre : mais il s' agit de prévenir le démembrement du royaume. Sans ce puissant motif, certainement, très-certainement je leverois le siege, et m' en irois vivre dans mon petit royaume de Navarre. Là, je ne voudrois pas de grands à ma cour, excepté deux ou trois que vous êtes, et que je me plais à reconnoître comme m' étant vraiment attachés... le reste... ah ! Le reste... savez-vous que le plus infortuné des hommes, le plus trompé, le plus ennuyé, seroit le souverain qui ne seroit environné, qui ne régneroit que sur de grands seigneurs ? Mais en voilà assez là-dessus... donnez ordre que les généraux se rendent ici.

ACTE 2 SCENE 10

p53

Henri, *seul*.

quel est donc le terme fixé par la providence  
aux désastres de ce royaume... ô dieu ! Qui lis  
dans les coeurs, tu vois le mien ! Si la couronne  
affermie sur ma tête peut sauver cet état divisé,  
en proie à l' étranger, et commencer le repos de  
la France, fais que je regne, ô mon dieu ! Que  
j' anéantisse les projets de la cour d' Espagne, que  
j' opère la dissolution entière de la ligue ! Si, au  
contraire, la mollesse, l' insensibilité, l' oubli de  
mes devoirs devoient me saisir sur le trône et  
corrompre mon coeur, (en ce moment sensible, et  
voulant le bien,) fais que je n' y monte jamais ! Fais  
y asseoir l' homme le mieux né pour gouverner la  
nation, et lui rendre son caractère et sa  
gloire ! ... c' est le moins indigne de ce rang  
suprême, qui, aux yeux de ta justice, doit  
l' occuper.

## ACTE 2 SCENE 11

Henri, les chefs de l' armée.

Henri, *aux chefs*.

mes amis, que chacun de vous se rende à son  
poste... vous ferez avancer les troupes pendant  
la nuit, mais dans le plus grand silence. Mesurez  
tellement votre marche, que vous ne vous  
présentiez qu' à quatre heures du matin aux portes  
de Paris. Une ombre favorable couvrira nos  
armes. Là,

p54

vous donnerez le signal que j' indiquerai. Si les  
portes s' ouvrent, si les barrières tombent, vous  
entrerez en silence ; vous passerez dans les rues en  
ordre de bataille, mais les tambours muets, en vous  
emparant des places et carrefours... désarmez ceux  
qui résisteront ; mais épargnez le sang français !  
Et que ce soit plutôt un triomphe pacifique qu' une  
entrée militaire. Songez que les parisiens sont mes  
enfants, et faites qu' il n' y ait point d' autres  
violences commises que celles que la plus grande  
nécessité pourroit autoriser.

Un Chef.

Sire, nos vies sont à vous, et nous répandrons  
notre sang avec joie. Mais nous songeons aux  
périls de l' entreprise. Il ne faut qu' une  
barricade pour couper toute communication. Une main  
forcenée peut mettre en mouvement tout ce peuple, et

causer un affreux massacre. D' ailleurs, la trahison fut de tous temps l' arme favorite de la ligue. Laissez-nous les dangers, sire ; et quand nous aurons établi nos postes, votre majesté s' avancera au milieu du corps de sa noblesse.

Henri.

Mes amis, je dois être le premier à la charge, le dernier à la retraite... je combats pour ma gloire et pour ma couronne.

Un Autre Chef.

Votre courage, sire, nous fait trembler. C' est à nous à mourir pour vous ; à vous, sire, de vivre pour régner sur la France ; et nous osons dire que ce vous est un devoir.

Henri.

Eh bien ! Le tout entre vos mains... je veux que les plus déterminés ligueurs perdent leur férocité en ma présence. C' est au moment que je serai maître de la capitale et que je pourrai me venger d' eux,

p55

qu' ils reconnoîtront que mon coeur est porté naturellement à pardonner à ses ennemis.

Un Autre Chef, à *demi-voix*.

puisse-t-il ne plus se trouver de ces monstres fanatiques, s' élançant de l' ombre des autels, pour signaler leurs religieuses perfidies !

## ACTE 2 SCENE 12

Acteurs précédents, un nouveau chef.

Le Nouveau Chef.

Sire, les parisiens échappés ou renvoyés de la ville, et sauvés de la famine par vos bienfaits, demandent à porter à vos pieds les témoignages de leur amour et de leur reconnaissance.

Henri.

Qu' ils viennent tous à moi ! Que ne puis-je les arracher tous à la mort, au prix de mon sang ! Il est bien temps que mes sujets respirent après tant de calamités ! Seront-elles éternelles, grand dieu ! Puisse le feu de la guerre civile s' éteindre pour jamais !

## ACTE 2 SCENE 13



Henri, les chefs de son armée, foule du peuple.  
Foule Du Peuple.  
Sire, ayez pitié de nous, ayez pitié de nous,  
sire ! ...  
Une Voix Qui Domine.  
Vous êtes bon ; ne nous laissez pas mourir.  
Une Autre Voix.  
Oui, vous avez un bon coeur... faites-nous encore  
donner du pain ; que nous en portions à nos  
femmes, à nos enfants, qui pleurent, qui  
languissent, qui périssent...  
Une Autre Voix.  
Vous aimez les parisiens, sauvez-les, sauvez-nous  
tous !  
Henri.  
Mes amis, la ville aura des secours ; je lui ai  
envoyé des vivres, je lui en enverrai encore... la  
famine cessera.  
Foule Du Peuple.  
On nous tue dans la ville, et l' on ne nous laisse  
pas sortir. Nous n' espérons plus qu' en vous, nous  
n' espérons plus qu' en vous !  
Un Homme Du Peuple.  
Au moment où je vous parle, sire, il n' y a  
personne dans Paris qui n' ait des morts ou des  
mourants dans sa maison.  
Un Autre.  
Nous serions morts comme eux, si vous n' aviez  
eu pitié de nous.

p57

Un Autre.  
Ils mourront tous jusqu' au dernier dans la ville,  
si vous ne prenez pitié d' eux, comme vous avez  
pris pitié de nous.  
Henri.  
ô mes enfants ! Mes enfants ! ... je sauverai la  
ville, et malgré elle... je vous le promets.  
Foule Du Peuple.  
Sauvez nos peres, nos meres, nos freres,  
nos enfants ! Ils sont françois... ils vous  
béniront...  
Un Homme Du Peuple.  
Ils vont périr si vous ne les secourez... c' est un  
miracle si nous vivons.  
Un Autre.  
Oui, sire, ils sont réduits à broyer les os des  
morts pour en faire du pain.  
Un Autre, *jettant au roi un morceau de pain.*  
tenez, sire, voyez par vous-même, en voici

un morceau...

Un Autre.

Ne vous a-t-on pas caché, sire, qu' une malheureuse  
mere avoit rôti son enfant ? ...

Henri, *se cachant le visage*.

vous m' arrachez les entrailles, mes amis ;  
arrêtez... toutes ces horreurs vont cesser... je  
suis aussi malheureux que vous l' êtes ; je souffre  
à moi seul tous les maux des habitants de cette  
ville... ils finiront...

Un Homme Du Peuple.

Nos maux finiront, dit le bon roi, nos maux  
finiront !

Henri.

Oui, je vous le jure devant Dieu, vous aurez  
bientôt la paix.

p58

Foule Du Peuple.

Nous aurons la paix, nous aurons la paix, dit  
le bon roi.

Henri.

Oui, allez porter aux vôtres et des consolations  
et des secours. *à ses officiers*. que l' on donne  
du pain à tous ces infortunés ; qu' on leur en  
donne en abondance ; en abondance, entendez-vous ?  
Et qu' ils le partagent avec tous ceux qui  
souffrent.

Un Homme Du Peuple.

Vive le bon roi qui nourrit ses ennemis !

Cri Du Peuple.

Il nous donne du pain ! Il est catholique.

Autre Cri Du Peuple.

Il nous donne du pain ; il doit régner.

Autre Cri Du Peuple.

Il n' est point huguenot ! Prions Dieu pour  
lui ! ...

Cri Général.

Vive le roi ! Vive le roi ! Vive le roi !

Henri, *rentrant dans sa tente, et s' essuyant  
les yeux*.

que Dieu dispose de moi selon sa volonté ! Il  
faut dans vingt-quatre heures que la ville soit  
sauvée, ou que je renonce à la couronne.

ACTE 3 SCENE 1



*le théâtre représente la maison d' Hilaire.*

Lancy, un officier.

*ils sont enveloppés tous deux d' un large manteau  
qui les déguise. On aperçoit qu' ils sont  
chargés de pains. Ils paroissent fatigués. Ils  
entr' ouvrent leurs manteaux en entrant.*

Lancy.

Quelle désolation répandue dans cette ville ! ...  
encore personne ici ! ... plus de parents ! ... plus  
d' amis ! Tous les liens de la tendresse et de  
l' amitié sont rompus... j' ai parcouru tous les  
lieux où je pouvois la rencontrer... vaines  
recherches ! Grand dieu, n' est-elle plus ! Voici la  
vingtieme maison que je visite : et qu' ai-je vu ?  
Quel spectacle d' horreur ! Des couleuvres et des  
serpents engendrés dans les décombres de ces  
demeures désertes, et qui rongent les cadavres  
restés sans sépulture... ceux qui vivent,  
ressemblent à des spectres. N' avons-nous pas  
traversé des rues où des infortunés couchés sur le  
ventre, broutoient l' herbe rare, à l' exemple des  
animaux ? Quel courage ou quelle opiniâtreté anime  
donc ce malheureux peuple ?

L' Officier.

Autant nous sommes touchés de compassion  
sur le sort des assiégés, autant leurs tyrans se  
montrent insensibles. Le murmure et la plainte leur  
sont défendus. Ils réservent leurs gémissements pour  
le silence des ténèbres, dans la crainte d' être punis  
comme réfractaires aux ordres qui défendent de  
demander la paix.

Lancy.

Ils veulent éterniser la guerre ; mais ces  
prêtres qui l' ordonnent ne combattent pas... ô ma  
fille ! Ma fille ! Où te trouverai-je ! ...  
arriverois-je trop tard ! ... mon ami, je vous  
fatigue, en vous associant à mes dernières  
recherches ; mais pardonnez à ce coeur paternel ; il  
poursuit les traces de son enfant... elle n' est pas  
ici... dieu ! Où est-elle ?

L' Officier.

Le chemin que nous venons de faire est pénible ;  
je l' ai entrepris sans peine pour un intérêt  
aussi cher. Mais songez aussi, que si le roi  
consent à ce que l' on porte des vivres à ces  
infortunés, il ne veut pas que l' on s' absente trop

longtemps.

Lancy.

Il me faut donc désespérer de pouvoir la secourir ! Hélas ! Elle expire peut-être de besoin dans un coin obscur de cette ville, tandis que j' ai là de quoi lui racheter la vie... la bonté de Henri sera donc infructueuse envers ce que j' ai de plus cher au monde ! ... il m' a fallu l' image bien présente de ma fille, pour ne pas jeter tout ce pain à cette foule de moribonds qui achevoient d' expirer en se gorgeant d' une nourriture infecte... ô mon ami, quel moment pour mon coeur, si je la retrouvais ! Quelle joie de la serrer contre mon sein, de voir son front reprendre ses couleurs, de la contempler renaissante

p61

entre mes bras ! Je ne voulois que cet instant... le ciel me le refuse, et il faut abandonner cette ville sans pouvoir du moins embrasser ses tristes restes... mon devoir m' est bien dur ; et il n' y a qu' un roi comme le nôtre pour qui l' on puisse faire de tels sacrifices.

L' Officier, *montrant la chambre voisine.*

j' ai cru entendre de ce côté quelques gémissements étouffés... parcourons toute cette enceinte, et retirons-nous, si nous n' y trouvons pas l' objet de votre tendresse alarmée.

Lancy.

Je n' avance qu' en tremblant, je redoute le plus grand des malheurs. Je la demande et frémis de la rencontrer...

*ils entrent dans la chambre ; et après un certain intervalle, on voit paroître Hilaire pere, suivi de sa femme et de Mlle Lancy.*

## ACTE 3 SCENE 2

Hilaire pere, Mad Hilaire, Mlle Lancy.

Mad Hilaire, *dans le plus grand désordre et le plus grand désespoir.*

revenons mourir ici, cher époux... les barbares ! Est-ce ainsi qu' ils soulagent ! Ah ! Qu' ils égorgent plutôt, ils seront moins cruels. Quelle est donc cette horrible invention de leur détestable génie ? ... dieu ! Je me meurs...

p62

Hilaire pere.

Ma femme ! Ils en ont frémi les premiers... mais la nécessité les contraint comme nous.

Mad Hilaire, *avec force*.

la nécessité ! Expirons cent fois avant que d' y toucher ! Quel abominable outrage fait à la nature ! ... dieu ! ... j' ai cru entendre crier dans mon sein... voilà donc ceux qui se disoient nos amis, nos protecteurs ! ... ils appellent des bienfaits ! ... ils ont pu ! ... l' oseroit-on imaginer ! ... horrible mêts que tout mon coeur a repoussé encore plus que ma bouche, c' est ton souvenir qui me rend la mort douce et desirable !

Hilaire pere.  
Vois la main vengeresse du ciel appesantie sur cette ville, puisque les ministres des autels ne sont pas étrangers à de tels désastres.

Mad Hilaire.

Eux ? Ah, je commence à voir et à croire ! ... allez, ils ont pêtri pour nous cette pâte exécrable, composée d' ossements humains, arrachés aux cimetieres ; mais ils vivent dans l' abondance, en nous contemplant mourir d' un oeil dérisoire ou indifférent.

Hilaire pere.

Plains-les, mais sans les outrager...

Mad Hilaire, *se jettant dans les bras de Mlle Lancy, et la tenant fortement embrassée*.

ah ! Mon fils, mon fils, où es-tu ! Viens, viens assister à mes derniers moments ! ... c' en est fait ; je ne puis plus soutenir la lumiere... non, elle m' est odieuse...

Hilaire pere.

Il s' est échappé malgré mes cris, et je n' ai pu voir de quel côté il a tourné ses pas.

p63

Mad Hilaire.

Ainsi il me faudra mourir douloureusement, et sans pouvoir l' embrasser encore une fois... auroit-il touché de ses levres... dieu ! Je succombe à cette seule image...

Hilaire pere.

Je vais me rejeter dans la foule, le chercher, et vous l' amener... ici du moins l' on n' entend point les blasphêmes épouvantables de ceux qui perdent leur ame, en cédant lâchement au désespoir... et la palme du ciel qui nous attend, n' est-elle rien ? ...

Mlle Lancy.

Allez, mon cher parrain, allez. Ramenez-le, sauvez-le ; il se perdra sans vous. Mes maux sembloient s' adoucir à sa vue ; mais, puisque nous allons expirer, je vais vous révéler tout l' amour que je lui porte. Il n' y a plus à dissimuler sur le bord du cercueil, et c' est dans les bras de sa mere que j' avoue ce sentiment pur et caché au fond de mon coeur : vous le lui direz, je vous en conjure, c' est dans cette idée seule que je consens à quitter la vie...

Mad Hilaire.

ô ma fille ! Que le ciel prolonge tes jours et retranche des miens ! J' ai trop vécu... oui, trop long-temps...

Mlle Lancy.

Mere infortunée, souffrez-vous plus que moi ? ...

j' ai un pere que son devoir entraîne sous les drapeaux de Henri. Il donne la mort ou la reçoit ; c' est à regret qu' il fait couler le sang des parisiens... ô détestable guerre civile ! Tu sépares donc les coeurs les plus faits pour s' aimer ! ...

Hilaire pere.

Indignes françois, qui servez sous un prince ennemi

p64

de la religion, oppresseurs de vos compatriotes, venez jouir de notre douleur ; venez vous féliciter du succès coupable de vos armes ! Et toi, cruel Lancy, qui as tiré l' épée contre nous, viens savourer nos tourments ; viens contempler ta fille dans les angoisses de la crainte et les approches de la mort ! ... je suis plus humain que toi ; je me suis souvenu que j' avais élevé son enfance ; je lui ai ouvert ma maison, je ne l' ai pas rejetée de mon sein. Que dis-je ! Je la sépare de toi en ce moment, et je la chéris avec autant de tendresse et d' amour que j' ai de haine pour toi...

*il presse dans ses bras son épouse et*

*Mlle Lancy. On voit Lancy qui sort de la chambre voisine avec l' officier.*

### ACTE 3 SCENE 3

Lancy, Hilaire pere, Mad Hilaire, Mlle Lancy, l' officier.

Lancy, *la joie et la surprise sur le visage.*

c' est elle ! Mon ami, c' est... la voici... je suis

le plus heureux des peres...  
Mlle Lancy, *se précipitant dans ses bras.*  
mon pere ! ... je ne croyois plus obtenir du ciel  
cette faveur insigne.  
Hilaire pere, *avec une pieuse indignation.*  
est-ce bien toi que je revois en ces lieux ?  
Lancy, *voulant l'embrasser.*  
ah, mon ami !  
Hilaire pere, *le repoussant.*  
moi, ton ami ! Suis-je l'ami d' un traître à sa  
religion

p65

et à sa patrie ? D' un homme qui s' est rangé  
contre nous, qui nous assiege, qui combat ses  
concitoyens ? ... toi, mon ami ! Toi, soldat de  
Henri !  
Lancy.  
Je ne suis point traître à ma religion, ni à mes  
concitoyens... avant peu tu en seras convaincu.  
Respecte le nom d' un héros que tu connois mal. C' est  
mon roi légitime ; il doit être le vôtre à tous, et  
pour votre bonheur.  
Hilaire pere.  
Lui, qui nous enferme dans ces murs avec toutes  
les horreurs de la guerre et de la famine ! Lui,  
auteur de tous les crimes qu' elles entraînent ! ...  
Lancy.  
Les vrais auteurs de la guerre civile sont les  
imposteurs qui la perpétuent, qui ont fasciné vos  
yeux...  
Hilaire pere.  
Tranchons-là. Que t' importe aujourd' hui notre  
existence, notre infortune ? Sors, et laisse-nous  
mourir.  
Lancy.  
Non : vous ne mourrez point... et toi qui fus  
mon ami, ton esprit est droit, je le toucherai, je  
l' espere...  
Hilaire pere, *s' éloignant.*  
oses-tu ? ... après...  
Lancy.  
Oui, j' ose... dis-moi : quel est le but de cette  
ligue contre votre souverain ? Qu' a-t-elle fait pour  
l' état ? Depuis trente-neuf années de guerre,  
c' est-à-dire, de désolation, de ruines, de  
meurtres, d' incendies, de pillages, la France  
n' offre que plaies sanglantes, et force la pitié  
de ses ennemis les plus cruels ! Ah ! Il faut un  
roi comme Henri, pour la sauver du précipice où  
tout l' entraîne. Tu connois

bien peu son ame, si tu ne la crois pas sensible. Tu n'as point vu couler ses pleurs, au récit de vos maux ; tu ne sais point comme il les partage, et combien il souffre de votre aveuglement. Il ne peut se résoudre à prendre d'assaut cette ville rebelle. Il veut la préserver d'un carnage affreux ; et sa sensibilité va plus loin encore, il voudroit pouvoir nourrir la ville en l'assiégeant. Il risque sa victoire, il hasarde son trône, en laissant passer secretement des vivres.

Hilaire pere.

C'est en vain que ta voix insidieuse cherche à nous persuader des bienfaits imaginaires... regarde autour de toi ; où est donc le témoignage de cette prétendue clémence ? Réponds...

Lancy.

Mon arrivée en ces lieux... si tu me vois en cette ville, apprends que c'est par sa permission. Cet ami et moi, nous sommes venus tous deux, chargés de pains pétris en sa présence, arrosés de ses pleurs, et que je viens de déposer chez toi, près de ta mere.

Hilaire pere.

Quoi ! Des aliments, et de sa main ! ... nous aurions là des aliments ? ... ma mere auroit...

Lancy.

Je l'ai trouvée défaillante, et j'ai eu le bonheur de la rappeler à la vie.

Hilaire pere, *avec le cri de l'ame.*

tu m'as rendu ma pauvre mere ! ... toi !

Lancy.

Oui, allez vivre tous, en bénissant le roi qui vous donne la vie ! Ce pain a été fait, vous dis-je, sous ses yeux, et il y a mêlé ses larmes. Ce n'est pas la seule grace qu'il destine à ses enfants. Vous verrez d'autres effets de sa générosité. Elle embrassera tous

ceux qui reviendront à lui ; il ne veut que le repos de la France et sa félicité... mais cachez ces provisions à la recherche avide du soldat que vous payez pour vous défendre, et qui erre néanmoins dans la ville qu'il met au pillage, le fer et les flambeaux à la main... tant que le siege durera, je veillerai à votre subsistance... Hilaire, voilà comme je réponds à tes outrages ! Hilaire pere.

Je demeure confondu ! ô mon fils, où es-tu ? ...  
L' Officier, à *voix basse*, à *Lancy*.  
partons, mon ami, partons : l' heure nous presse.  
Lancy.

Un instant, ami...

L' Officier.

Nos drapeaux nous attendent... n' abusons point  
des bontés du roi... dérobez-vous...

Lancy.

Que vous êtes pressant ! ... oh ! Que j' embrasse  
ma fille...

L' Officier, à *voix basse*.

songez au poste qui vous est confié... ce jour  
va décider peut-être du sort de l' état.

Lancy, à *Hilaire pere*.

toi, que je ne crains point d' appeler mon ami,  
sûr que tu en rempliras les devoirs, adieu ; je te  
confie ma fille. Sers-lui de pere jusqu' au moment  
où la paix pourra me rendre à moi-même. Ce  
moment ne sauroit être éloigné. Puisse la fin de  
ce malheureux siege me ramener bientôt vers  
vous ! ... puisse ce peuple, inconcevable dans son  
opiniâtreté, ouvrir les yeux sur cette ligue  
funeste, sur ces satellites mercenaires, qui, en  
déchirant le sein de la patrie, sont parvenus à s' en  
faire croire les légitimes défenseurs... on vous  
peint Henri sous des traits bien différents de ce  
qu' il est en effet. On se garde

p68

bien de vous rendre compte de ses vrais  
sentiments : et dans cette derniere conférence  
encore, que n' a-t-il pas dit à vos députés ?

Avez-vous lu les offres de paix qu' il leur a  
remises par écrit, afin qu' elles fussent  
publiées ? ...

Hilaire pere.

Non... nous n' avons point vu cet écrit : au  
contraire, des gens dignes de foi nous ont assuré  
qu' il vouloit la ville sans aucune condition ;  
qu' il prétendoit nous traiter en vainqueur, en  
conquérant, et détruire à la fois la messe et nos  
privileges... plutôt mourir tous ! ...

Lancy.

Voilà comme les seize, les prêtres et les  
espagnols vous trompent ; voilà comme l' esprit de  
fraude devient de jour en jour plus audacieux dans  
ses mensonges. Je l' ai entendu, moi, leur  
reprocher les calomnies qu' ils répandoient parmi  
le peuple ; les conjurer de prendre des  
sentiments humains ; leur exposer son respect pour

la religion... comme il s'attendrissoit en leur  
peignant le triste état de la patrie ; ses belles  
campagnes dévastées ; ses villes florissantes sans  
communication et sans commerce ; l'anarchie à la  
place des loix ; les tribunaux déserts ;  
la police interrompue ; les autorités subalternes  
et les dominations arbitraires dévorant tout et  
remplaçant la majesté royale ! ô mon ami ! Il étoit  
ému jusqu' aux larmes, en déplorant ces viles  
erreurs de la superstition qui dénature l' homme.  
Mais elle a transformé vos ligueurs en tigres  
cruels : fanatiques, cupides, intéressés au  
désordre, ils ont soif du pillage et des  
déprédations ; ils se sont vendus à l' étranger, et  
n' apperçoivent pas même l' esclavage  
qui va les enchaîner. Allez, un jour viendra que  
vous regretterez, mais trop tard, d' avoir écouté  
ces organes d' imposture, ces ministres de  
désolations...

p69

je ne puis en dire davantage... adieu, ma fille.  
Mlle Lancy.  
Et vous nous abandonnez, vous notre libérateur ! ...  
encore quelques moments... de grace...  
Lancy, *avec tendresse*.  
crains, ma fille, crains de faire perdre à ton  
pere, en un seul jour, trente années d' honneur.  
Je cede au devoir ; cedes-y à ton tour.  
épargne-moi tes larmes, ou répands-les sur cette  
malheureuse cité. Et vous, mes amis, barricadez-vous,  
et mettez vos provisions à l' abri du soldat féroce.  
On lui a donné le droit de dévaster, et vous ne  
pouvez réprimer le désordre affreux qu' il exerce  
en vos propres murs... ah ! Revenez au bon roi ;  
je vous y exhorte au nom de la paix... adieu.  
Puissiez-vous m' entendre ! *il sort avec*  
*l' officier, et l' on ferme la porte que l' on*  
*barricade ensuite.*

#### ACTE 3 SCENE 4

Hilaire pere, Mad Hilaire grand' mere,  
Mad Hilaire, Mlle Lancy.  
Hilaire pere.  
ô providence ! Préserve-nous de ce dernier  
malheur ! ... la foi seroit perdue... mais, mon  
fils ne revient point... pourquoi ai-je perdu la  
trace de ses pas ! ... nous avons de quoi...



*on voit dans le fond la grand' mere Hilaire qui  
s' avance, portant des pains dans son tablier.  
Mad Hilaire la soutient.*

p70

Mad Hilaire grand' mere.  
Mes enfants, venez partager ce bienfait inattendu.  
C' est le ciel qui vient de nous l' envoyer par  
les mains du généreux Lancy. Il nous sauve la vie  
à tous... mais je ne vois pas mon petit-fils. Le  
cher enfant nous manque. Prenez une nourriture  
dont vous devez avoir tous grand besoin, et puis  
vous irez le chercher, de peur que son courage  
imprudent... je veux le revoir.  
Hilaire pere, *prenant les pains et les  
distribuant.*  
et vous, ma mere, vous qui avez dû souffrir  
plus que nous, prenez.  
Mad Hilaire grand' mere.  
Lancy a pris soin de moi... mais je crains  
d' avoir surpassé mes forces. Cette nourriture prise  
trop précipitamment... je sens là *en mettant la  
main sur son estomac* un poids... et toi, ma  
chere Lancy, ne te laisse point abattre...  
Mlle Lancy, *tenant un morceau de pain, et  
l' arrosant de larmes.*  
non, je ne puis... je ne puis... je ne mangerai  
point qu' il ne soit de retour. Je ne consentirai à  
vivre que quand je le reverrai.  
Mad Hilaire.  
Ma mere, ce bienfait nous devient inutile, si le  
ciel ne nous le ramene pas.  
Hilaire pere, *s' arrêtant.*  
oui, ma main tombe ; ma main ne portera  
aucun aliment à ma bouche, tandis que loin de nous,  
mon fils souffre... je ne veux plus de ces secours,  
s' il ne les partage... le cruel ! Nous quitter au  
moment où la providence nous exauce... ah !  
Son intention étoit bonne : il vouloit nous  
soulager... le ciel m' a donné un bon fils. Au  
péril de ses jours, il se précipite dans quelque  
danger

p71

pour nous rapporter de quoi vivre. Mais  
qu' entends-je ? On monte ; qui vient ici ? Ce sont  
des voix confuses. *en étouffant un cri.* ah ! Mon

dieu, mon dieu ! Ce sont les suisses...  
qu' allons-nous devenir ! ...  
Mad Hilaire.  
Les suisses ! ... nous sommes perdus. *on entend  
plusieurs voix confuses et terribles qui  
disent : c' est ici, c' est ici. -en es-tu bien  
sûr ? -je te le dis. -oui, c' est ici ; je ne me  
trompe point. -entrons. -de force ou de gré.*

### ACTE 3 SCENE 5

Acteurs précédents, suisses *armés de sabres et  
portant des flambeaux* .  
Des Voix Menaçantes.  
Ouvrez ! Ouvrez... ouvrez à l' instant même...  
ils se sont enfermés, bon signe... allons, à toi...  
vîte. La hache ici... brisons, coupons, enfonçons  
les portes. *on entend les coups de hache  
qui brisent les portes. redouble... allons,  
bien... encore. Bon... dépêche-toi... nous y  
voilà... tout va tomber.*  
Hilaire pere.  
Cachons notre pain.  
*il le cache et en mange quelques morceaux.*  
Mad Hilaire.  
J' expire de terreur... ils brisent les verroux,  
rompent les barreaux, détachent les gonds...  
Mad Hilaire grand' mere.  
Cachez-vous dans ma chambre... je m' opposerai

p72

seule à eux... en me voyant, ils auront peut-être  
pitié de mon âge.  
Hilaire, *errant sur la scene.*  
dois-je m' armer... exciter leur fureur... ou  
supplier ces barbares ? ... *la porte tombe ; les  
suisses entrent, armés de haches, de mousquets,  
et portant des flambeaux.*  
Mad Hilaire, Mlle Lancy, *au premier aspect.*  
mon dieu ! ... mon dieu ! ... ciel ! Miséricorde ! ...  
quels fronts !  
Le Premier Suisse.  
Gardez de résister... votre pain, votre pain, ou  
la mort.  
Hilaire, *qu' on saisit.*  
barbares, nous en manquons.  
Autre Suisse.  
C' est ce que nous allons voir.  
Autre Suisse.

Est-ce bien ici ?  
Autre Suisse.  
Oui, oui, te dis-je... je les ai vus entrer tous  
deux ; ils portoient du pain sous leurs manteaux ;  
c' étoient deux officiers... je les aurois bien  
attaqués, mais j' étois seul alors.  
Autre Suisse.  
Bon ; furetons... visitons tous les coins et  
recoins.  
Autre Suisse.  
Suivez-moi, vous, dans cette autre chambre...  
et que rien n' en sorte. *Mad Hilaire*  
*grand' mere est à la porte de cette chambre ; un*  
*suisse la renverse.*  
passons, passons, voyons par-tout.  
Hilaire pere, *relevant sa mere.*  
inhumains ! Qui ne respectez point la vieillesse,

p73

est-ce à notre vie que vous en voulez ? Je suis  
désarmé. Satisfaites votre rage.  
Mad Hilaire.  
Lâches brigands ! Qui désolent la ville au-lieu de  
la défendre, est-ce pour de pareils attentats qu' on  
vous a payés ? Sont-ce là les secours que vous  
devez aux citoyens ?  
Un Suisse.  
Voilà de belles raisons ! Il nous faut des vivres,  
entendez-vous, de gré ou de force.  
Plusieurs Suisses, *trouvant du pain dans*  
*la chambre voisine, avec une joie féroce.*  
camarades, en voici... en voilà, camarades ! ...  
en voici...  
Un Autre Suisse.  
Bonne trouvaille, ma foi. *voyant les pains*  
*qu' on apporte.* ah, ah, ah ! Bon, bon, bon ! ...  
bonne capture...  
Mad Hilaire, *à genoux, avec Mlle Lancy.*  
ah ! Partagez avec nous au moins ; j' ai une  
mere, j' ai un fils... une mere âgée... ses cheveux  
blancs...  
Un Suisse, *le sabre nud sur leurs têtes.*  
n' en cachez-vous point ? *il les fouille.* par  
la mort ! ...  
Mad Hilaire, Mlle Lancy, *demi-mortes*  
*de peur.*  
vous voyez...  
Le Même Suisse.  
C' est qu' il en faut, pour nous, et pour nos  
camarades qui sont à l' autre bout de la ville à  
faire la même expédition ; nous nous rejoindrons,

et c' est avec eux que nous partagerons...  
Hilaire pere.  
Laissez-nous un seul pain... un seul...  
regardez cette femme courbée sous le poids des  
années...

p74

c' est ma mere... prenez pitié d' elle au moins,  
respectez son âge.  
Plusieurs Suisses.  
Emportons tout. -vraiment, voilà de belles  
paroles. -nous n' en avons pas encore assez pour  
nous et les nôtres.  
Hilaire pere, *se relevant*.  
tuez-moi sur la place, ou rendez-moi un seul  
pain.  
Un Suisse.  
Allez, vous êtes bien heureux encore d' en avoir,  
et nous ne vous laissons la vie, que par ce qu' en  
enfonçant vos portes, nos peines n' ont pas été  
inutiles ; car sans cela... point de quartier...  
Hilaire pere, *avec la fureur du désespoir*.  
j' en aurai, barbares ; j' en aurai, ou vous me  
tuerez... tuez, tuez-moi... *il se jette sur eux  
pour avoir un pain, les femmes se jettent entre  
lui et les suisses ; les suisses le repoussent et  
sourient de sa foiblesse*.  
Plusieurs Suisses.  
Laisse, il peut à peine se soutenir... épargne-le,  
nous sommes les plus forts. *un jeune suisse  
jette du pain à la jeune Lancy, comme touché  
de son état. Un vieux le ramasse, en lui disant  
d' un ton dur : que fais-tu ? ... est-ce ta  
soeur... dis ? Et n' ai je pas la mienne ?*  
Le Jeune Suisse, *gémissant*.  
je ne puis rien...

ACTE 3 SCENE 6

p75

Hilaire pere, les deux dames Hilaire,  
Mlle Lancy.  
*tous quatre sont accablés et dans des postures  
différentes*.  
Mad Hilaire.

Dans quelle extrêmité plus horrible sommes-nous  
retombés !

Mlle Lancy.

ô mon pere ! Ne nous aviez-vous donc apporté  
ce pain, trésor si rare, que pour qu' il nous fût  
ravi l' instant d' après par ces barbares !

Hilaire pere.

Mon courage est abattu... tant d' adversités  
m' accablent enfin... je n' y résiste plus... ô  
nouveau spectacle de douleur ! ... ma mere... elle  
est comme anéantie. *ils prodiguent tous leurs  
soins à la grand' mere.*

Mad Hilaire grand' mere.

Ah, mon fils ! à peine puis-je parler... Dieu  
m' exauce... je mourrai dans vos bras.

Hilaire pere.

Si vous mourez, nous vous suivrons.

Mad Hilaire grand' mere.

J' ai fini ma carriere ; mais la vôtre doit  
s' étendre : j' ai quelque chose d' important à vous  
dire, et je ne sais si j' en aurai le temps et la  
force... il faut que je vous éclaire... les  
moments me sont précieux.

p76

Hilaire pere.

De quoi voulez-vous parler, ma mere ?

Mad Hilaire grand' mere.

Tu auras peine à le croire ; ta bonne foi, ta  
candeur... mes enfants, j' ai entendu...  
écoutez-moi, mon fils. Ici à cette place même...

## ACTE 3 SCENE 7

acteurs précédents, Hilaire fils.

Hilaire fils, *dans la douleur.*

vous me revoyez... hélas ! Et je ne vous apporte  
aucun secours... mais...

Hilaire pere.

Ah, mon fils ! D' où viens-tu ?

Mlle Lancy.

Graces, dieu puissant, qui nous l' as rendu.

Mad Hilaire.

Pourquoi t' es-tu séparé si long-temps de nous ?

Hilaire fils.

Ah ! Ma mere, vous dirai-je ce qui m' est arrivé !  
En aurai-je la force ? J' ai couru aux remparts de  
la ville. J' avais appris que l' on y distribuoit  
des secours. ô quel étonnement ! Les assiégeants

nourrissoient les assiégés, et c' étoit par ordre de Henri. J' ai crié aux soldats : " mes amis, donnez-moi du pain pour une femme de quatre-vingts ans, pour un pere chéri, pour une mere tendre, pour une fille céleste, dont le pere est parmi vous, pour la fille du généreux Lancy... par pitié, ou par grace, donnez-nous du pain, ou envoyez-moi la mort " . En disant ces

p77

mots, je découvre mon sein ; un soldat est ému, il me présente un pain au bout d' une lance ; je le détache du fer homicide ; je le cache ; je le presse sur mon sein ; je vole pour vous l' apporter... des soldats féroces, qui errent dans cette ville, se jettent sur moi, le glaive en main, et me dépouillent. J' ai eu beau défendre votre aliment avec la fureur du désespoir ; ils ont dévoré à mes yeux ce pain qui devoit être le soutien des jours les plus sacrés. Ils y ont puisé de nouvelles forces pour aller ravir la nourriture à l' enfance et à la vieillesse... peu leur importent les cris, les prieres et les larmes, ils sont prêts à faire couler le sang ; et c' est dans notre ville qui les a appellés, qui les soudoie, qu' habitent ces ennemis intestins, plus dangereux, plus cruels que ceux qui écrasent nos murailles.

Hilaire pere.

Ah, mon fils ! Que me dis-tu ? Ils sont entrés ici de même ; ils ont tout enlevé... le généreux Lancy nous avoit apporté la vie... c' est la mort qui nous reste.

Hilaire fils.

Le brave Lancy a paru dans ces lieux ?

*à demi-voix.* ah, que ne l' ai-je su, et que ne l' ai-je suivi ! ...

Hilaire pere.

Regarde... vois ces gonds abattus, ces verroux forcés, cette porte brisée, tout le désordre de ces lieux... notre mere en est demi-morte d' effroi.

Hilaire fils, *d' un ton ferme et décidé.*

c' est donc au malheur qu' il appartient de nous éclairer ! ... ah, mon pere ! J' ai vu le tableau le plus horrible... mais de quelle horreur précieuse et salutare il a pénétré mon ame ! ... je l' oserai

p78

dire, on nous trompe, on nous abuse ; nous sommes séduits...

Hilaire pere.

Que dis-tu ?

Hilaire fils.

C' est dans un indigne esclavage que la ligue prétend nous retenir. Donnerons-nous les mains à notre propre servitude ? Sortons de cet état de misere et de lâcheté... que le sceptre enfin soit remis aux mains du roi légitime...

Hilaire pere.

Est-ce mon fils qui parle ? Ciel !

Henri est doué de toutes les qualités royales. Il faudroit le choisir, quand même les loix fondamentales du royaume ne nous l' auroient pas donné. Allez, tout mon desir aujourd' hui est de le voir entrer triomphant dans cette ville aux acclamations de tout son peuple.

Hilaire pere.

Comme la misere et l' infortune font changer de langage ! ... tu es dans le délire, mon cher fils...

Hilaire fils, *impétueusement*.

non, c' est plutôt... les ligueurs, vous dis-je, sont des barbares et des imposteurs qui se moquent tout bas de notre crédulité... eh, quels secours abominables ont-ils osé vous offrir, eux qui se disent vos amis ! Répondez...

Hilaire pere.

Ils souffrent comme nous. Réduits à la même extrêmité, que peuvent-ils dans cette effroyable disette ?

Hilaire fils.

Allez, elle n' existe pas pour eux.

p79

Hilaire pere.

Ne perdons pas du moins la constance et la foi. Faut-il devenir coupables parce que la faim nous consume ? Et pour quelques courts moments qui nous restent à vivre, trahirons-nous l' auguste croyance de nos peres, en nous liant aux huguenots ? ... seroit-ce mon fils que j' ai élevé dans mon sein, qui s' égareroit à ce point, qui renieroit le nom catholique ? ...

Hilaire.

Mon pere, je saurai mourir pour la foi de l' église quand il le faudra ; j' aime ma religion, mais j' aime aussi ma patrie : désabusez-vous sur les motifs qui font agir la ligue. L' ambition ardente

et cachée en est l'ame : ce n'est point à la  
personne de Henri qu'on en veut, c'est à son  
royaume. Contemplez l'ouvrage des ligueurs ; ils  
aiment mieux voir périr un peuple entier, que  
d'accepter la paix qui leur est offerte. Ils la  
redoutent, parce qu'elle finiroit leur tyrannique  
empire. Ils viennent nous exhorter avec un air  
hypocrite à supporter la famine, tandis qu'à  
l'écart ils calculent les avantages qu'ils  
retiennent de notre révolte...

Hilaire pere.

Notre révolte ? ... où suis-je ! ... ah, si tu  
n'étois pas mon fils !

Hilaire fils.

J'ai vu notre fidele serviteur couché dans la foule  
des morts. Il a perdu la vie en disputant de quoi  
nous soulager, et les coups qui l'ont percé  
pouvoient s'étendre jusqu'au coeur de votre fils...  
vous ignorez encore ce qui vient de se passer...  
grand dieu ! Quels tyrans implacables, quels  
monstres n'en seroient attendris, et ne  
consentiroient pas au plus grand, au plus entier  
sacrifice pour la prompte cessation d'un tel  
fléau ! ... écoutez et tremblez... une femme...  
faut-il donc que ma bouche vous

p80

l'apprenne ! ... une femme, une mere, dans cette  
démence inconcevable qu'inspire le tourment de  
la faim, a tué son enfant, a fait rôti ses  
membres palpitants, a voulu porter à sa bouche...  
mais la nature trahie, outragée, reprenant bientôt  
tous ses droits, elle est morte de douleur sur cette  
affreuse nourriture...

Mad Hilaire, Mlle Lancy.

ô temps ! ô jour d'horreur !

Hilaire pere.

Voilà le crime de l'hérétique : que Dieu l'en  
punisse.

Hilaire fils, *fortement*.

voilà le crime de la ligue... mes trois freres  
ont péri dans les factions qu'elle a suscitées ; et  
vous, mon pere, vous qui dans tous les temps en  
avez souffert, vous ne voulez pas reconnoître des  
agents vendus à l'étranger ? Faut-il que toute  
votre famille périsse, pour vous ouvrir les yeux ?

Hilaire pere, *avec une douleur concentrée*.

tes paroles me sont bien plus cruelles que la  
faim que j'endure.

Hilaire fils.

Depuis long-temps, mon pere, je nourrissois



ces idées, et je n'osois, par respect, les exprimer, de peur de heurter vos opinions. Mais le jour de la vérité est enfin venu, et je ne crains plus de la produire dans tout son éclat. Ils verront, vous dis-je, le trépas du dernier François, plutôt que de renoncer à leurs vues ambitieuses... cette ligue, sur laquelle vous osez fonder de si grands intérêts, qu'est-elle au fond ? Une horrible et tumultueuse confusion, un amas de diverses têtes capricieuses, enfantant chaque jour ordonnances, édits, plans nouveaux, changés à tous moments. Il s'y engendre tant de jalousies, de haines, de desseins opposés ;

p81

les prétentions sont si contraires et s'entre-choquent tellement, qu'il sera impossible de jamais les concilier.

Hilaire pere.

Arrête... tu as sucé un mauvais lait, mon fils, et ton égarement fera l'amertume de mes derniers jours... la gloire de nos autels fut toujours attachée à l'éloignement des huguenots. Ils ont toujours tenté de renverser l'état politique du royaume. Reviens de tes erreurs : la jeunesse n'est que trop sujette à se laisser séduire par d'éblouissantes nouveautés... ne vois-tu pas que, dans ces temps orageux, notre religion n'a été soutenue que par la sainte ligue ? Henri III a déshonoré le trône ; il vouloit faire un bûcher immense de cette capitale ; tu le sais, tu l'as détesté avec tous les vrais citoyens. Le navarrois, son allié, respectera-t-il le privilege de nos autels ? Entrant à main armée, l'hérétique renversera toutes nos libertés...

Hilaire fils.

Eh ! Il se puniroit lui-même ; il détruiroit son pouvoir. D'ailleurs, il ne peut plus être considéré, comme hérétique, s'étant soumis à l'église, et ayant fait abjuration publique.

p82

Hilaire pere.

Fausse grimace ! Ruse affectée ! Astuce de guerre ! Il foudroie nos murailles, assiege nos autels, et sa conversion passeroit pour sincère ! ... si cette abjuration n'étoit pas un pur acte de

politique, il eût donné des preuves d' une  
soumission parfaite au légat de Rome ; mais il est  
hérétique au fond de l' ame.

Hilaire fils.

C' est à Dieu seul qu' il appartient de scruter les  
coeurs, et de juger s' ils sont sinceres ou  
dissimulés. Pour nous, croyons au serment du  
brave Henri.

Hilaire pere.

Non, je n' y crois point ; c' est un nouveau  
parjure... cette absolution ensuite a été donnée  
contre tous les regles ; et d' ailleurs, elle n' a  
pas été ratifiée par le pape.

Hilaire fils.

Le pape ! Et Henri a promis devant Dieu ! ...  
le souverain pontife peut bien vouloir  
l' éprouver ; mais il ne peut s' empêcher de le  
reconnoître.

Hilaire pere.

Quand il le reconnoîtra, alors il sera  
véritablement roi de France.

Hilaire fils.

Ainsi la couronne de nos rois seroit entre les  
mains du saint-siege ! Il deviendrait juge de leurs  
pensées les plus secretes ; et jusqu' à ce qu' il lui  
plût de l' éteindre, il attiseroit le feu de la  
guerre civile ! La religion, au-lieu de désarmer  
des mains sanguinaires, affermiroit le glaive qui  
déchire en tous sens le sein de la patrie ! ...  
suffit-il d' être ligueur, pour mériter toute  
croyance ? Le premier fondement de la  
tranquillité publique, réside dans un  
chef qui réunisse les divers partis qui se  
choquent ; les désastres, dont nous gémissons,  
auront toujours

p83

le même cours, tant qu' il n' y aura pas un  
monarque universellement reconnu dans tout le  
royaume... les qualités de Henri, sa générosité,  
sa grandeur lui méritent le sceptre. C' en est fait,  
je me range parmi les royalistes...

Hilaire pere.

Arrête, infortuné, arrête ! ... tu perds ton ame,  
et je pleure sur toi...

Hilaire fils, *en regardant Mlle Lancy.*

je veux suivre désormais les drapeaux sous  
lesquels marche le fidele Lancy ; la paix,  
l' abondance, le bonheur n' entreront dans cette  
capitale que lorsque ses portes s' ouvriront devant  
un roi populaire. Il ne faut peut-être qu' une voix

pour ramener les françois à leur souverain. Eh bien, je crierai : *la paix, la paix avec le bon roi !* et les voix de plusieurs se joindront à la mienne... combien il en est qui gémissent en silence, et qui n' attendent que ce signal pour abjurer la ligue et ses fureurs !  
Hilaire pere, *avec courroux*.  
demeure, jeune insensé, demeure, ou je ne te reconnois plus pour mon fils.  
Hilaire fils, *avec un cri de douleur*.  
mon pere ! Et voilà donc l' ouvrage du fanatisme ! Il nous désunit.  
Hilaire pere.  
Recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis ! Quel sacrilege ! Quelle profanation ! ... ah ! Je frémis... écarte-toi de moi, enfant dénaturé. Je ne puis te pardonner ce blasphême : sors de ma présence, ou repens-toi...  
Mad Hilaire grand' mere, *à son fils*.  
Hilaire, écoutez : respectez mon petit fils. C' est Dieu qui l' inspire.  
Hilaire pere, *avec emportement*.  
dites l' esprit des ténèbres...

p84

Mad Hilaire grand' mere, *continuant*.  
j' ai recueilli toutes ses paroles, et j' y ai reconnu le vrai portrait de ces traîtres, que je croyois des hommes sinceres, et que je me reproche bien aujourd' hui d' avoir écoutés...  
Hilaire pere.  
Qu' entends-je ! Où suis-je ! ...  
Mad Hilaire grand' mere, *à son petit-fils*.  
approche ; je te reconnois... oui, tu as un sens droit, le sens de ton grand-pere. Il détestoit le langage des hypocrites ; il a prévu tous les malheurs qui nous accablent ; il en accusoit nos prêtres ; il me l' a dit cent fois...  
Hilaire pere.  
Et vous aussi, ma mere, vous qui fûtes si pieuse, si résignée... allez-vous perdre en un instant le mérite d' une vie entiere ? ... qui vous a donc tous pervertis à la fois ? Le poison de l' hérésie auroit-il circulé à mon insu dans ma famille ? ... ô dieu ! Ce seroit là le dernier coup... frappe, avant que mes tristes yeux soient témoins...  
Mad Hilaire grand' mere.  
écoutez-moi, mon fils... plein de votre probité, vous ne pouvez ajouter foi à certains crimes, qui n' existent que trop. Ici Guincestre, Aubry, ames de

la ligue, ont dévoilé les mystères d' iniquité qui renferment leurs intrigues, leurs attentats, et tous nos désastres.

Hilaire pere.

Et qu' avez-vous entendu ?

Mad Hilaire grand' mere.

Ici, à cette place même, je les ai entendus profaner la religion qu' ils professent.

Hilaire pere.

Eux ? ...

Mad Hilaire grand' mere.

Ce sont des monstres, vous dis-je... l' aveu

p85

d' une cabale infernale est sorti de leurs bouches.

Ils ne me savoient pas si près d' eux, les traîtres !

Hilaire pere.

Ah ! Que m' annoncez-vous ? ... se peut-il ! ... non...

Mad Hilaire grand' mere.

Leurs complots sont horribles et ténébreux, te dis-je, et je n' exprimerai qu' imparfaitement jusqu' où ils osent aller. Ce sont des fourbes qui se servent de ce qu' il y a de plus sacré au monde, pour étayer leur perverse ambition. Leurs discours m' ont fait frémir. Ils annoncent des coeurs atroces et capables de tout enfreindre. Je leur ai peint, dans la première chaleur du ressentiment, toute l' indignation que leur fourberie abominable m' inspirait ; et dans leur lâcheté, ils n' ont su que menacer.

Hilaire pere, *avec la plus grande surprise.*

vous menacer, ma mere... vous menacer ! ... qu' entends-je ! ...

Mad Hilaire grand' mere.

Et non me délivrer d' une vie dont je sens tout le fardeau.

Hilaire pere.

En croirai-je ce que vous me dites ? ...

Mad Hilaire grand' mere.

Douterois-tu de ce que ta mere te dit ?

T' a-t-elle jamais trompé ? Ouvre les yeux ; il en est temps encore... je les ouvre assez-tôt pour t' éclairer... la vérité est sur mes lèvres avec le dernier soupir.

Hilaire pere, *les yeux au ciel.*

Dieu ! Guide-moi... est-ce la vérité que j' entends ?

Mad Hilaire grand' mere.

Dérobez votre tête à la tyrannie ; brisez le joug

qui vous retient ici ; passez avec courage dans le

p86

camp de Henri, et rejoignez votre ami de tous les temps, le brave, le généreux Lancy.

Mad Hilaire, *à son époux.*

ah ! Cher époux, ses paroles ont allumé en moi un courage nouveau. J'apperçois la ligue sous son vrai jour : adopte nos idées ; rompons l' affreux esclavage où nous captivent depuis trop long-temps des hommes qui n' ont le nom de Dieu à la bouche que pour mieux cacher la cruauté dans leur coeur.

Hilaire pere.

Quoi ! Nous aurions été trompés à ce point ?

Mad Hilaire grand' mere.

Oui, vous l' avez été, mes enfants... je vous l' atteste en présence de Dieu, et prête à paroître devant lui.

Hilaire pere.

Quoi ! Les mains qui tous les jours touchent les saints autels, ourdiroient ces trames ténébreuses et sanguinaires ? ...

Hilaire fils.

Votre candeur antique et respectable, comme l' a dit ma mere, ne vous a jamais permis de croire à la duplicité, à la trahison de ces hommes qui se montrent sous des dehors religieux, et vous avez confondu la religion et ses ministres ; l' une est sainte, mais les autres sont pervers...

Hilaire pere.

Quoi ! Il me faudroit renoncer aux idées les plus consolantes ? ... ah ! J' en mourrai... que ne suis-je déjà dans la tombe !

Hilaire fils.

Mon pere, rendez-vous ; la paix n' est qu' aux pieds du trône d' un bon roi. Malgré le poids de l' âge, ma mere trouvera assez de forces pour abandonner une ville remplie de tant d' horreurs.  
à

*p87*

*sa grand' mere.* nous vous porterons dans nos bras...

Mad Hilaire grand' mere, *d' une voix affoiblie.*  
vous n' aurez pas cette peine-là, mes enfants.  
*elle chancele.*

Hilaire fils, *d' un ton ému.*

qu' avez-vous ma mere ? *ils se rassemblent tous trois autour d' elle.*

Mad Hilaire grand' mere.

Ne vous effrayez point... je lutte depuis trois heures contre mon dernier moment... tant de coups

portés à la fois... cette nouvelle foiblesse va  
peut-être en décider... embrassez-moi tous... je ne  
vous vois plus... je vous bénis, mes enfants ! ...  
Dieu, j' ai confiance en vous... espérez en lui,  
mes enfants... attendez sa volonté dernière...  
heureux qui peut quitter ce monde sans regrets ! ...  
je suis tranquille... il y a déjà quelque temps que  
je ne souffre plus... mes enfants, non ! ... la mort  
n' est pas si terrible qu' on la fait... je ne me suis  
jamais trouvée si bien... qu' on me laisse.  
Hilaire pere, *dans la plus grande douleur.*  
nous vous abandonnerions ! ... et vous pourriez  
le croire !  
Mad Hilaire grand' mere.  
Je me sens bien, vous dis-je... quittez-moi, je  
n' ai besoin de rien. J' éprouve un sentiment de  
paix intérieur, qui m' étoit inconnu... oui, mes  
enfants, Henri triomphera. Mes yeux qui percent  
l' avenir dans un jour éclairé et nouveau, semblent  
déjà le voir sur le trône. Il y regne en pere. Il  
releve la France, il la console. Les françois se  
souviendront long-temps de lui ; et son nom sera le  
premier gage de l' amour qu' on portera à ses  
descendants... que vois-je ? Ce Philippe II, qui,  
dans sa rage ambitieuse, a versé sur la France ce  
déluge de maux...

p88

sa race s' éteint ; et la providence donne son  
empire à un descendant de ce même héros dont il  
vouloit usurper la couronne... ainsi la justice  
éternelle punit et récompense... mon fils,  
donne-moi ta main... où êtes-vous tous ?  
Hilaire pere et fils.  
Nous sommes dans vos bras.  
Mad Hilaire grand' mere, *se soulevant et  
retombant.*  
mes chers enfants ! ... mon dieu !  
Hilaire pere.  
Elle expire. *ici se fait un grand silence ; les  
quatre personnages doivent former un tableau  
pathétique.*  
Mad Hilaire.  
Ne nous abandonnons pas à la douleur, cher  
époux. Hâtons-nous d' exécuter ses volontés  
dernières. à *Mlle Lancy*. Lancy,  
arrachons-les du triste objet qui les consume... je  
crains qu' ils n' y succombent.  
Hilaire, pere, *avec désespoir.*  
laissez-moi expirer à ses pieds... ô mon dieu !  
*il prie.*

Mad Hilaire.

Il te reste une épouse, un fils : supporte la vie pour eux.

Hilaire pere, *après un long silence,*  
*s' éloignant du corps de sa mere.*

vous l' exigez... rendons-lui les derniers devoirs,  
et quittons cette ville. Je me souviendrai de ses  
dernieres paroles. Elle ne seront pas vaines. Je me  
rends à vous, mes enfants. Oui, soyons  
royalistes...

p89

*sa famille le presse dans ses bras, avec les  
témoignages de la reconnaissance. Levant les  
mains au ciel et contemplant sa mere.*

je ne t' entendrai donc plus, ô femme respectable !  
ô bonne mere ! ... tu meurs dans ce calme paisible  
qui n' appartient qu' à la vertu. Et moi, la  
douleur, la honte, le regret d' avoir été abusé,  
toutes les passions tristes, pénibles, agitent  
mon ame... je me trouvois si heureux d' avoir encore  
ma mere, de lui payer mon tribut de respect et  
d' amour ! Je me flattois de l' accompagner de mes  
soins dans une vieillesse encore plus avancée. Ces  
longs troubles, cette famine, ces attentats m' ont  
ravi de ses années celles qui m' étoient les plus  
cheres, celles où j' aurois pu m' acquitter envers  
elle de tant de soins prodigués à mon enfance !  
âme céleste ! Le corps que tu as habité  
n' inspire aucune terreur à ton fils. *il se jette  
sur le corps de sa mere.* il fut le temple des  
vertus douces et courageuses. C' est un dépôt que la  
terre ne gardera pas long-temps, et que le ciel  
doit recevoir. Tu m' as instruit, tu m' as ouvert les  
yeux ; c' est ton dernier bienfait : il vivra dans ma  
mémoire, et je me trouve pénétré d' une horreur  
inexprimable, en découvrant l' affreux tableau qui  
m' est enfin dévoilé.

Hilaire fils, *avec impétuosité.*

vous pleurez ! ... et moi, témoin de son trépas  
hâté par ces barbares, je jure sur ce corps sacré  
de venger sa mort. Ses derniers mots, descendus au  
fond de mon coeur, y ont déployé une force toute  
nouvelle... je jure de poursuivre les seize et les  
espagnols, de m' armer contre ces infâmes  
opresseurs, de mettre un frein à leur atrocité,  
de me dévouer tout entier au roi légitime, de  
fermer la bouche à ces cruels théologiens qui ont  
travaillé à éteindre dans le coeur des catholiques  
toute fidélité





à leur souverain, et qui, rompant les liens nécessaires de l'obéissance et de la subordination, établissant une autre autorité que celle du prince, ont été cause de tous les maux horribles qui ont couvert le royaume. Je jure enfin d'écraser le serpent du fanatisme, qui s'est replié de tant de manières pour exhaler ses poisons. Je remets à Dieu qui m'a protégé jusqu'ici, et dont je crois suivre en ce moment l'auguste et sainte voix, je lui remets ma vie entière, la consacrant à mes concitoyens. Si la mort m'enlève, mon trépas du moins ne sera pas infructueux ; mes jours auront été prodigués pour ma patrie. Que je sois en butte à tous les traits des ennemis de la France, et qu'elle soit sauvée ! ...

adieu ; vous entendrez tous parler de moi : je rejoins le père de Lancy.

Hilaire père.

Mon fils ! Que ton courage héroïque soit plus calme.

Mad Hilaire.

Hilaire, que ta vertu ne soit pas imprudente.

Mlle Lancy.

Allons tous ensemble nous jeter dans le camp du roi.

Hilaire fils, *dans la plus grande agitation.*

non, je veux être seul. Sa mort sera vengée, vous dis-je... ô mes amis ! Mes concitoyens ! Vous me verrez, vous m'entendrez ; accourez tous à mes cris douloureux ; venez vous joindre à mon désespoir ; venez, et délivrons la patrie de ses horribles persécuteurs. *il sort sans vouloir rien entendre.*

## ACTE 3 SCENE 8

p91

Hilaire, Mad Hilaire, Mlle Lancy.

Mlle Lancy.

Il va obéir à ses transports ; il nous quitte, il va se perdre.

Mad Hilaire.

Hélas !

Hilaire père.

Que le seigneur le couvre de ses aîles, pour récompenser sa piété filiale ! Je ne compte plus sur un bras de chair, et n'espère plus qu'en Dieu.

Mlle Lancy.  
Quoi, tant d' assauts m' étoient réservés ! Et  
comment pourrai-je les supporter ! Tous les traits de  
la guerre civile sont venus se réunir contre moi ;  
et pour un moment d' espérance, la crainte et la  
terreur m' agitent sans cesse... mais que vois-je !  
Les voici encore. Ah, grand dieu ! Ils amènent  
quelques nouveaux désastres... *on voit une foule de  
satellites armés.*

## ACTE 3 SCENE 9

p92

acteurs précédents, Aubry, *suivi des  
satellites des seize.*

Aubry.  
Entrez, entrez, vengeurs des catholiques et de  
nos saints autels... nous avons entendu soutenir  
dans cette coupable maison, qu' un hérétique  
relaps, impénitent, chef, fauteur, défenseur public  
des hérétiques, soi-disant roi de France et de  
Navarre, condamné et excommunié par le pape,  
pouvoit avoir quelque droit à la couronne ; et  
comme une telle proposition est visiblement  
absurde, schismatique, erronée, blasphématoire,  
sacrilege, remplie d' impiété, et dictée par un  
esprit de révolte contre l' église, et de sédition  
contre les vrais citoyens, nous venons à l' effet  
que, défendant les privileges des catholiques,  
vous fassiez justice selon votre charge, qui est  
de traîner en prison ces malheureux hérétiques,  
comme châtiment préliminaire du supplice qui leur  
est destiné. *les satellites environnent Hilaire  
et sa famille, et les chargent de chaînes.*

Hilaire pere.

Imposteur barbare, c' est toi qui te disois mon  
ami ! ...

Aubry.

Dieu l' emporte. Sa cause...

Hilaire pere.

La cause de Dieu ! Monstre ! J' ai été trop  
crédule. J' ai mérité mon malheur. Mais je m' élève  
au-dessus

p93

de tes fureurs. Je ne m' attendris que sur ces femmes. Tu signales contre elles tes lâches vengeances. Va, j' ai le droit de te mépriser au fond de mon ame ; mais mon fils, du moins, mon fils est à l' abri de tes coups. C' est une victime chere qui t' est échappée. *lui montrant le corps de sa mere.* assouvis ta rage. Regarde ! Ce n' est pas la cent millieme victime que tes pareils ont immolée. Jouis d' un spectacle fait pour ton coeur ; repais-en tes avides regards... acheve : ton triomphe ne sera pas long...

Aubry, *à part.*

la vieille est morte ; mais elle a parlé.

*haut.* que le corps de cette femme, décédée dans des sentiments hérétiques, soit privé de la sépulture des fideles. Elle est réprouvée également et de l' eglise et de Dieu, et livrée à cette heure à la damnation éternelle. Que son corps soit traîné à la voirie, en attendant qu' il ressuscite pour rejoindre aux enfers son ame abominable...

Hilaire pere, *enchaîné, avec fureur.*

démon de la terre ! Quel que soit le jugement de Dieu sur elle, va, il y aura toujours un espace infini entre son ame et la tienne. Les tourments que tu inventes ici-bas, les bûchers que ta rage allume, tu voudrais en pousser, en attiser les flammes jusques dans un monde inconnu ; mais c' est-là qu' un dieu t' attend ! Ce dieu que tu blasphêmes, jugera qui de nous aura mieux suivi les saintes loix qu' il a données aux hommes. Tu oses faire de l' être suprême le ministre obéissant de tes fureurs ; et lorsque la mort, malgré toi, secourable aux malheureux, te dérobe et t' enleve tes victimes, tu voudrais l' établir bourreau éternel de tes vengeances ! Tu le confonds donc avec les monstres vils qui te servent et t' environnent ! ... va, si tu ne trembles

p94

point devant son oeil ouvert, tu n' en ressentiras pas moins le poids redoutable de sa justice.

Aubry.

Délivrez-moi de ces huguenots. Plongez-les dans les plus affreux cachots, et que mes ordres soient exécutés en tout point. *on entraîne*

*Hilaire, sa femme et Mlle Lancy.*

*on enleve le corps de la vieille ; et les satellites, en l' enlevant, se disent entr' eux :*

à la voirie ; c' est une damnée ; à la voirie.

## ACTE 4 SCENE 1

p95

*le théâtre représente l'intérieur de la bastille. sur le côté droit est un cachot éclairé faiblement par une grosse lampe suspendue en-dehors. La grille du cachot laisse appercevoir Hilaire, sa femme et Mlle Lancy, enchaînés à différentes distances, et dans des attitudes qui laissent douter s'ils respirent encore. Le côté gauche de la prison forme jusques sur le devant de la scene un lieu séparé, dont la voûte s'enfonce dans les ténèbres ; elle est à demi-éclairée, et laisse voir une partie de sa profondeur. Sur le devant de cette partie de la prison, est une table gothique sans nappe, sur laquelle on voit des pieces froides, du boeuf salé, de gros pains, des cruches de vin. plusieurs ligueurs mangent et boivent, se parlent à demi-voix et en gesticulant ; ce demi-silence est interrompu par les cris plaintifs des prisonniers, dont la voix perce la voûte.*

p96

troupe de ligueurs subalternes.  
Un Ligueur, *versant du vin à un autre.*  
à toi, Louchard... à toi, Anroux... tu as vigoureusement aidé à porter la châsse de sainte Genevieve, qui fait tomber de la pluie dans la sécheresse, et qui, à plus forte raison, doit empêcher le béarnois d'entrer dans Paris... tes larges épaules ployoient sous le faix... reprends des forces, pour reporter demain la patronne... elle ne sauroit manquer de faire le miracle qu'on lui demande.  
Un Autre Ligueur.  
Je suis tout en eau... j'ai assez crié dans les rues de Paris contre le roi de Navarre, pour boire un coup.  
Louchard.  
J'ai exhorté tout le monde à faire un massacre général des royalistes, et à dire que le paradis seroit ouvert à tous les exécuteurs de cette bonne oeuvre ; mais chaque jour il y a du relâchement dans la foi... il fut un temps où l'on auroit servi

avec plus de zèle la *sainte union* . Qu' en  
dis-tu, Anroux ?  
Anroux.  
Il est bien vrai ; mais il ne faut pas désespérer...

p97

j' ai répandu par-tout que nous avions des magasins  
d' armes, des lances à feu, de la poix, et toutes  
sortes de matières combustibles toutes prêtes, pour  
embraser et consumer la ville, si l' on ne pouvoit  
autrement en fermer l' entrée au navarrois... ces  
menaces ont fait leur effet.

Louchard.

Je ferai plus que des menaces, moi : qu' on me  
laisse agir. C' est moi, mes amis, qui, aidé d' un  
brave jésuite, ai renversé de mes mains, il y a  
deux ans, l' échelle chargée d' hommes prêts à  
s' élancer sur le rempart du quartier  
saint-Jacques ; j' ai fait manquer l' escalade.  
J' ai réveillé le corps-de-garde ; et les tambours,  
grâce à moi, ont sonné l' alarme...

Un Ligueur *lui versant à boire* .

Fort bien ! Pour cela bois un coup.

Un Autre Ligueur.

Ma foi, me voilà bien repu.

Un Autre Ligueur.

Le vin des espagnols est fort bon. Il donne  
courage à la besogne.

Plusieurs Voix *sortant des cachots, dont  
quelques-unes sont éteintes* .

Ayez pitié de nous ! ... ayez pitié de nous ! ...

Une Voix Seule.

Ou rendez-nous la vie... ou donnez-nous  
tout-à-fait la mort !

Plusieurs Voix.

Au nom de dieu... au nom de l' humanité... au  
nom de tout ce qui peut vous être cher... prenez  
donc compassion de nous !

Louchard.

Oui, oui, pitié de vous, misérables huguenots !

p98

Crevez, crevez ; allez à tous les diables.

Anroux.

J' aurois plutôt pitié d' un chien... qu' ils crevent,  
ces damnés d' hérétiques... autant de places nettes  
pour ceux qui viendront.

Louchard.

Mais, messieurs, voici l'heure d'aller entendre à saint-Merry le curé de saint-Benoît. C'est un bien habile homme que ce prédicateur. Quel foudre d'éloquence ! Comme il tonne contre les royalistes ! Comme il terrasse l'hérésie ! Comme il défend la cause de Dieu ! Il a prouvé au doigt et à l'oeil que la conversion du béarnais n'étoit que feintise, hypocrisie, et que son absolution le rendoit encore plus damnable qu'auparavant. C'est avec des traits tirés des saintes écritures, qu'il rapproche les temps et les lieux ; et les exemples héroïques qu'il offre à la multitude, sont bien choisis, vous en conviendrez. Ah ! Que n'est-il plusieurs auditeurs comme Barrière, qui sut mettre à profit toutes ces saintes exhortations ! On ne saisit pas si bien aujourd'hui le sens des divines écritures ; elles ordonnent manifestement la mort des impies. Si le succès n'a pas suivi l'acte méritoire de celui qui s'étoit dévoué pour la cause commune, son âme, mes amis, n'en est pas moins devant Dieu ; et c'est du haut du ciel qu'il nous exhorte aujourd'hui à l'imiter.

Anroux.

Il faudroit douze prédicateurs de cette force pour

p99

bien toucher les coeurs, car ils sont endurcis ; mais les grands talents sont rares... allons, je ne veux pas manquer le sermon. Il prêcherait dix heures de suite, que je l'écouterais avec la même attention. Quel style ! Quelle véhémence ! ... messieurs, s'il se trouvoit dans l'assemblée quelqu'hérétique qui parût ne point goûter ses discours, ayez soin de le suivre de l'oeil, et qu'au sortir de l'église il soit arrêté et enlevé sur-le-champ... prenez-y garde...

Troupe De Ligueurs, *en tumulte*.

oui, oui, nous n'y manquerons pas ; et ceux qui s'aviseront de dormir, nous soutiendrons qu'ils ont ri.

Un Ligueur.

Nous aurons l'oreille en l'air, et l'oeil sur l'assemblée ; laissez-nous faire.

ACTE 4 SCENE 2

Bussy-Le-Clerc, Varade, Montalio, Aubry.

*dès qu' ils arrivent, les ligueurs subalternes se levent avec respect, se tiennent debout, et l' on sert de nouveaux plats sur une table plus large et plus commode.*

Bussy-Le-Clerc, *aux ligueurs subalternes.*  
présentement que vous avez repris des forces, retournez tous à vos postes... espionnez les discours, devinez les regards, et interprétez jusqu' au silence. Au moindre soupçon, amenez ici

p100

pêle-mêle et sans distinction, ceux dont la physionomie seroit équivoque. Il vaut mieux arrêter dix personnes, que de laisser échapper un hérétique... allez, il y aura de la place pour tout le monde... je fais creuser quelques cachots de plus, et ce sera bientôt fait... parlez avec emphase de nos partisans ; exagérez leur nombre et leur force, et venez me rendre compte de tout.  
*les ligueurs subalternes saluent, et vont pour sortir. Il les arrête.* faites sur-tout comme si vous étiez exténués par la famine ; et quand vous serez auprès de quelque bon catholique prêt à rendre l' ame d' inanition, prenez garde que votre son de voix ne trahisse le bon repas que vous avez fait.  
*les ligueurs subalternes se retirent.*

#### ACTE 4 SCENE 3

acteurs précédents, Bussy-Le-Clerc.

Bussy-Le-Clerc.

Eh bien ! Messieurs, nos provisions, comme vous voyez, ne manqueront pas de si-tôt. Vos craintes étoient bien frivoles. J' ai mis ordre à tout, et j' ai le plaisir de vous annoncer que nous avons des vivres pour six mois.

Varade, *souriant.*

bon ! Six mois ! ... l' élection qui va se faire, déterminera l' armée qui nous délivrera du béarnois. Les troupes de Philippe li ne retourneront pas à Madrid sans coup férir. Ses intrigues ont amené à lui les secrets des princes ; et du fond de son cabinet, il suit de l' oeil tous les mouvements de

p101



l' Europe. Sa puissance est un colosse qui peut  
reposer sur plus d' un trône à la fois ; ses  
drapeaux flottants, et sur-tout ses trésors,  
acheveront le reste. Cette vieille loi salique,  
loi puérile et ridicule, sera annullée de plein  
droit. L' infante Isabelle, fille d' un roi  
catholique, succédera à la couronne, et  
donnera sa main à un prince du sang. Vous voyez  
que déjà les troupes de Philippe sont maîtresses de  
la capitale ; et l' on ne sauroit leur porter trop  
de vénération ; car elles protègent l' église en  
conservant le catholicisme sur le trône.

Bussy-Le-Clerc.

Pour jouir d' un si grand avantage, on peut bien  
soumettre la France à une domination étrangère.  
Eh ! Qu' importe après tout celui qui aura la  
couronne en tête, pourvu qu' il regne suivant notre  
volonté ?

Montalio.

Mais, messieurs, auroit-on jamais pu s' imaginer  
que le navarrois eût résisté si long-temps à cette  
foule d' ennemis, à l' or des espagnols, au glaive  
de Mayenne, aux foudres de Rome, à  
l' enthousiasme frénétique de tout un peuple ? Rien  
n' a pu l' intimider. Cet homme-là est d' une  
intrépidité qui me fait toujours frémir. Nous ne  
serons jamais tranquilles tant qu' il vivra.

Aubry.

C' est ce que j' ai toujours dit. Ne chantons pas  
trop victoire. Il a un bras et une santé de fer :  
aucune fatigue n' abat son courage. Il faut le voir  
dans les batailles. Il est par-tout. Son activité  
le multiplie. C' est une tête forte, une tête,  
entre nous, comme il en auroit fallu une à notre  
parti. Depuis la mort de Guise, nous n' avons  
guère eu que des lâches ou des insensés... il  
faudra, pour l' abattre, se porter à des  
résolutions, j' ose le dire, extrêmes.

p102

Montalio.

Messieurs, ce qui m' intrigue le plus, c' est cette  
abjuration faite à st Denis. Il s' est servi, cette  
fois, de nos propres armes. C' est un tour adroit  
de sa part, qui peut trancher bien des  
difficultés ; et le chemin de la messe pourroit  
fort bien devenir la route du trône.

Varade.

Il a été très-bien conseillé... c' est une ruse, pour  
un soldat, à laquelle nous ne nous attendions pas ;  
mais, malgré cette démarche, il n' en est pas encore

au point qu' il s' imagine : il faut que le souverain pontife prononce l' absolution, afin qu' elle soit valide aux yeux de l' église, et Clément Viii ne se conduit pas aisément. Quand il ne feroit que temporiser, selon la politique italienne la plus commune, il le meneroit encore loin... savez-vous d' ailleurs, messieurs, quelles sont les formules prescrites ? C' est ici vraiment que nous l' attendons... j' en ris d' avance.  
Bussy-Le-Clerc.

Nous ne sommes pas trop au fait ; mais plus on inventera de difficultés, plus nous pourrons nous flatter de la victoire...

Montalio, à *Varade*.

vous pouvez détailler ici sans crainte tous les artifices que Rome compte employer... enseignez-nous...

*Varade, avec emphase.*

eh bien, messieurs, sachez que, pour que Henri De Bourbon soit absous, il faut que ses représentants se mettent préalablement à genoux, à la vue de tout le monde, devant le pape ; qu' ils soient frappés sur les épaules de sa baguette, comme pénitents publics, tandis que le choeur récitera le *miserere* ,

p103

dont le chant précède ordinairement le supplice des criminels ; et pour parvenir à cet avantage-là seulement, il y aura des conditions si amples, si dures, si extrêmes, dont j' ai déjà pris soin d' envoyer le modele, que toutes ces obligations personnelles révolteront un caractere aussi vif que le sien... il n' y tiendra pas, et je vous le garantis encore non absous dans trente ans.

Montalio.

Tant mieux ! Qu' il soit toujours hérétique, cela est très-important pour nos intérêts.

Aubry.

J' ai furieusement déclamé contre lui toute la journée ; j' en ai gagné une altération...

*il boit.*

Montalio.

Je suis insatiable aujourd' hui. En courant exhorter les autres à souffrir la disette, on gagne un violent appétit. *il mange.*

Bussy-Le-Clerc.

Allons, mes amis, prenons force et courage ; vive la ligue ! Les Bourbons étant hérétiques, ne peuvent occuper le trône. Chassés à jamais eux et

leur postérité... vous souvenez-vous, quand

p104

j' ai amené ici tout le parlement comme un troupeau de moutons ? Ces vieilles robes noires, si redoutées, si redoutables, n' ont pas fait la plus légère résistance. Je rirois bien, si un jour j' allois tenir de même le navarrois ! Je serois homme à l' arrêter tout comme un autre.

Montalio.

Et pourquoi pas ?

Bussy-Le-Clerc.

Il seroit sous bonne garde, je vous en réponds.

Les députés du conseil des douze lui feroient son procès à huis clos, pour éviter le scandale, comme aux conseillers... eh, messieurs ! N' a-t-il pas entretenu commerce avec les hérétiques, avec les ennemis de la religion et du royaume ? ...

jugez-le vous-mêmes. La loi est formelle... la tête sur l' échafaud.

Montalio.

Oh ! Cela iroit sans difficulté.

Varade.

Mais le tout seroit de l' arrêter ; et il n' est pas aisé à prendre.

p105

Aubry, *riant*.

bien dit... mon avis à moi, est qu' il faudroit imaginer un moyen plus court et plus sûr ; un moyen autorisé sur-tout par quelqu' exemple puisé dans les saintes écritures : il n' en manque point, comme vous savez... mais, je le répète en gémissant, on ne sait point prendre un parti décisif. On est trop circonspect dans de pareilles circonstances.

Varade.

Ces mêmes circonstances exigent que l' on attende encore.

Aubry.

Vous le voulez, soit. *présentant un morceau à*

*Varade*. avouez que c' est un grand plaisir d' avoir de quoi manger, lorsqu' on entend dehors crier famine.

Varade.

Messieurs ! Les prisons nous servent de forteresses, en attendant que les palais nous servent de récompense.

Aubry.  
Bonne prédiction ! Mais faisons qu' elle se réalise...

#### ACTE 4 SCENE 4

p106

acteurs précédents, Guincestre, *et plusieurs autres ligueurs distingués.*

*ils entrent, ferment la porte, et joignent la table, où on leur fait place.*

Guincestre, *à Aubry, en entrant.*

tu les as fait arrêter ?

Aubry.

Je t' ai dit que j' en faisais mon affaire. Nos satellites ont investi la maison, et y sont entrés sans autres formalités. Il s' est répandu en déclamations vagues que je n' ai point écoutées... je les ai fait jeter dans un cachot, où je doute qu' ils respirent encore.

Guincestre.

Il étoit à craindre que l' on ne vînt à ébruiter nos discours. Il ne faut qu' une voix pour en amener cent, puis mille, puis tout un peuple ; et celui que nous dominons est si inconstant ! ... et cette vieille est morte ?

Aubry.

Oh ! Très-morte... et de plus à la voirie.

Guincestre.

Bon, tout est en règle. *s' asséyant à la table.*  
présentement je suis à vous, messieurs.

Bussy-Le-Clerc.

Et toi, qu' as-tu fait, Guincestre, depuis que nous nous sommes quittés ?

Guincestre.

J' ai couru par-tout pour intimider ceux qui sont

p107

enclins à parler de capitulation. Quand quelqu' un crioit, *la paix, la paix*, et qu' il ne valoit pas la peine d' être arrêté, trente voix, jointes à la mienne, absorboient ce foible murmure, en criant bien plus haut : *mort, mort aux lâches chrétiens qui parlent de se rendre !* j' ai répandu que les flambeaux n' attendoient que le

signal pour consumer les maisons, si les parisiens se montraient sans foi et découragés ; et tout en même temps je leur donnois la ferme espérance de repousser les assaillants. Enfin, maîtrisant à mon gré les imaginations craintives, j' ai gravé dans les âmes les impressions les plus utiles à nos projets. J' ai parlé avec ce ton qui soumet les plus incrédules ; je leur ai montré des convois nombreux et imaginaires, qui sont à la veille, disois-je, de rafraîchir la ville. Ils sont souffrants, par conséquent disposés à croire : les acclamations de joie sortoient, je ne sais comment, de leurs poitrines épuisées.

Bussy-Le-Clerc.

Mayenne est aussi d' une lenteur... cet homme-là est inexplicable... toujours incertain... il fera bien d' arriver promptement, et avec une bonne armée : autrement nous ferons un coup de désespoir, et alors on verra beau jeu.

Aubry.

Je suis de cet avis. Pour punir l' irrésolution de Mayenne, il n' y aura qu' à lâcher cette populace obéissante et féroce, et l' armer de flambeaux. Prompte à s' émouvoir, elle se répandra comme un torrent ; elle ne connoît plus de frein, dès qu' elle est une fois livrée à sa fougue... le navarrois, en entrant dans la ville, n' y trouvera plus que des ruines et des cendres.

Guincestre.

Ce sera là notre dernière ressource ; mais il ne

p108

faut pas l' employer encore. Ne détruisons pas aujourd' hui imprudemment ce qui pourroit nous appartenir demain. J' ai conçu de nouveaux soupçons qu' il faut que je vous confie. J' appréhende des intrigues de la part de plusieurs de nos chefs. Malgré la confiance que nous sommes obligés de témoigner au gouverneur, j' ai lieu de me méfier de lui. On trame, on négocie secrètement. Si Brissac alloit faire sa paix à nos dépens, s' il alloit vendre les clefs... il faut que toutes ses démarches soient éclairées.

Aubry.

Vos craintes sont fondées. Je n' aime point Brissac, et ne lui ai point vu donner le gouvernement de cette ville avec plaisir. Depuis peu sur-tout, il a changé différents postes, et cela doit inquiéter... je ne sais trop ce qu' on en doit penser.

Varade.

Messieurs, ne vous forgez point de chimériques terreurs. Il faut savoir envisager les divers événements d'une guerre civile d'un oeil ferme, sans crainte et sans audace. Les seize, sous main, ont tenu une assemblée, il est vrai, mais sous les auspices même de Brissac ; et cette circonstance décisive doit calmer vos allarmes. Brissac n'en est pas moins gardé à vue ; car il pourroit faire ses arrangements particuliers, par foiblesse ou par ambition. On a mis Halfrenas et Turiaf à sa suite ; ils ont avec eux des gens déterminés : ils sont tous déguisés ; leurs poignards l'environnent, sans qu'il s'en doute... au moindre soupçon, c'est fait de lui.  
*Aubry, avec emphase.*  
voilà ce qui s'appelle prévoir avec génie.  
Varade.  
S'il vous faut un oeil vigilant et toujours ouvert,

p109

reposez-vous sur moi, j'ose le dire... mais qui nous vient encore ?

*Aubry.*

C'est Turiaf lui-même et Halfrenas.

#### ACTE 4 SCENE 5

Acteurs précédents, Turiaf, Halfrenas.

*en entrant, ils se dégagent de leurs manteaux, et posent leurs poignards sur la table.*

Varade.

Eh bien, mes amis ! Où en sommes-nous ?

Bussy-Le-Clerc.

Sachons ce qui s'est passé de nouveau.

*tout le monde se leve et écoute en silence.*

*Turiaf, au milieu des ligueurs.*

rassurez-vous ; tout est tranquille et dans l'ordre : nos craintes étoient vaines. Brissac, observé de toutes parts, n'a laissé échapper aucun signe de trahison ; mais on ne sauroit jamais pécher par excès de vigilance. Nous avons épié ses moindres actions ; nous avons suivi tous les mouvements qu'il s'est donnés et qui nous inquiétoient. Tous sont favorables à la défense de la ville. Il n'y a eu aucune sorte de communication entre lui et l'armée ennemie ; ses dispositions y sont même contraires. Nous vous avons promis de ne pas le quitter de vue qu'il ne fût rentré chez lui ; il est présentement

dans son hôtel, et va prendre du repos.  
Mais quatre espions veilleront à sa porte. Nous  
allons

p110

profiter du moment où il sommeillera, pour fermer un peu l'oeil ; car nous tombons de lassitude... il n'y a rien à craindre pour cette nuit, nous en sommes garants.

Bussy-Le-Clerc.

En cas d'alerte, nous serions bientôt éveillés et sous les armes.

Turiaf.

Vous pouvez dormir tranquillement.

Aubry, à *Halfrenas et Turiaf*.

mais dans quelle bonne rencontre vous êtes-vous donc trouvés, que vous ne voulez rien prendre ?

*Halfrenas, avec une certaine dignité.*

nous sortons de chez Landriano.

Aubry.

Ah, je ne m'étonne plus ! Il est pour le moins aussi bien fourni que nous.

Turiaf.

Je vous en réponds... je lui devois rendre un compte exact de notre marche. Il m'a fort applaudi. Nous nous sommes entretenus de nouveaux projets, au conseil desquels vous êtes invités pour demain à dix heures.

Varade.

J'en étois déjà instruit... nous nous y rendrons.

Allons, mes amis, à demain à dix heures.

Guincestre, *saluant Varade*.

à demain, vénérable... toi, viens, mon cher

Aubry : nos travaux, à nous, se prolongent quand les autres reposent. Nous n'avons pas encore tout achevé. Allons nous rendre à notre poste ordinaire. Dans quelques jours, nous serons amplement dédommagés de nos fatigues journalières.  
*ils se saluent en se séparant, les uns passant par une porte, les autres par une autre.*

#### ACTE 4 SCENE 6

p111

Hilaire pere, Mad Hilaire, Mlle Lancy,  
*après un silence.*

Mlle Lancy, *du fond des cachots, avec un long soupir.*

ô mon dieu ! ... où suis-je ?

Hilaire pere.

Lancy ! ... tu respirez encore ! ... infortunée ! ...  
ton sexe et ton âge n'ont point attendri tes



bourreaux !  
Mlle Lancy.  
Les barbares ! Comme ils vous ont traité ! Comme  
ils ont traité votre épouse !  
Hilaire pere.  
Aura-t-elle succombé dans l' horreur de ces lieux ?  
Chere épouse, unique amie ! ... tu ne m' entends  
donc plus ! ...  
Mad Hilaire.  
Hilaire ! Mon époux ! Mon ami ! ... je renais à  
ta voix !  
Hilaire pere.  
ô nouveau tourment ! Je frémis de vous entendre.  
Je suis coupable de ne vous avoir pas crus plus  
tôt... je suis la cause de vos maux... je voudrais  
réunir sur moi seul tous ceux qui vous accablent...  
ô malheureuse compagne ! Si je pouvais seulement  
te toucher la main, la presser dans la mienne, pour  
dernier témoignage de ma tendresse ! ... ne pouvant  
te voir, je te tends du moins les bras.  
Mad Hilaire.  
Les miens sont brisés sous la pesanteur des  
chaînes,

p112

et mes efforts sont vains... et toi, pauvre  
Lancy ! Chere fille, toi l' objet des voeux  
constants de mon fils, voilà donc ta destinée ! ...  
pourquoi es-tu venue au-devant de ton malheur ! ...  
Hilaire est absent de ce lieu d' horreur... mais  
l' espérance de le revoir s' éteint, hélas, avec ma  
vie ! ...  
Mlle Lancy.  
Son image ne m' abandonne point... mes derniers  
soupirs s' adresseront à lui... qu' il vive, et  
que j' expire... je sens plus que jamais combien mon  
coeur étoit à lui... vous le dire en mourant, afin  
qu' il l' apprenne de vous après ma mort, est une  
espece de consolation qui me soulage en ces  
moments... oui, j' étois née pour l' aimer... et je  
meurs. *ici on entend le bruit éloigné des  
tambours. Bruit sourd et confus.*  
Hilaire pere.  
Quel bruit sourd interrompt le silence de cette  
affreuse solitude ?  
Mad Hilaire.  
Le son du tambour semble résonner au loin, et  
vient mourir sous ces voûtes lugubres.  
Hilaire pere.  
écoutons ! On diroit des soldats qui marchent  
en ordre de bataille.

Mad Hilaire.  
Si c' étoient des soldats de Henri, de ce prince  
magnanime ! ...  
Mlle Lancy.  
Des cris de joie semblent percer confusément à  
travers ce tumulte.  
Cris Des Prisonniers *qui occupent le haut  
de la prison* .  
Délivrez-nous ! Nous périssons ! Nous périssons !  
Délivrez-nous.

p113

Une Voix Seule.  
Sauvez-nous ! Nous mourons !  
Hilaire pere.  
Entends-tu les cris de nos compagnons  
d' infortune ? ...  
Mad Hilaire.  
Ils augmentent ma terreur... c' est à coup sûr  
quelqu' événement extraordinaire.  
Hilaire pere.  
Je le crois... mais, hélas ! Séparés des vivants,  
nous ne pouvons savoir ce qui se passe au-dessus  
de nos têtes... et toi, Lancy, ma chere fille, que  
penses-tu ?  
Mlle Lancy.  
C' est peut-être l' appareil de quelqu' assaut, où  
le sang-va couler encore... ô dieu, épargne mon  
pere !  
Hilaire pere.  
Nous sommes dans ces mêmes antres où ils  
ont traîné ces vénérables magistrats que leurs  
mains meurtrieres ont osé attacher à un infâme  
gibet. Ligue odieuse, désolation de ma patrie, je te  
confondois avec l' auguste religion ! ... ah ! Je le  
vois trop tard, l' on s' est toujours servi du nom de  
Dieu pour faire le malheur des hommes... pardon,  
ô mon dieu ! J' étois trompé. Ta loi seule est  
adorable ; ta loi ne commande qu' amour, que  
charité... toute autre est dictée par l' imposture...  
les perfides, comme ils sont doux, flatteurs,  
hypocrites, quand ils veulent persuader ! Comme ils  
sont cruels, féroces, dénaturés, quand ils ont la  
force en main ! ... je ne l' aurois jamais cru.  
*un bruit très-fort se renouvelle et s' approche*

p114

*jusqu' aux portes. On entend un geolier ouvrir ;  
il traverse la scene, va frapper à une  
porte : il est suivi d' Aubry, qui arrive à la  
même porte à la hâte, et qui appelle à haute  
voix le gouverneur de la bastille. Le  
gouverneur descend, accompagné de Turiaf et de  
Halfrenas.*

#### ACTE 4 SCENE 7

acteurs précédents, Bussy-Le-Clerc,  
Turiaf, Halfrenas, Aubry.

Bussy-Le-Clerc, *à Aubry.*  
eh bien, qu' y a-t-il donc ? Vous êtes tout  
interdit, votre visage est altéré.

Halfrenas.

Parlez-nous donc.

Aubry.

Que je reprenne haleine ; j' ai peine à retrouver  
mes sens... des troupes que je ne connois point,  
à la faveur des ténèbres, se répandent dans tous  
les quartiers, et s' emparent, les drapeaux au vent,  
des places et des carrefours.

Bussy-Le-Clerc.

Seroit-il possible ?

Turiaf.

Mais ce ne peut être que l' armée que l' on  
attendoit... remettez-vous...

Aubry, *avec colere.*

et non, non, vous dis-je... j' ai des yeux...  
ce ne sont pas là les soldats de la ligue.

#### ACTE 4 SCENE 8

p115

Acteurs précédents, Guincestre.

Guincestre, *arrivant hors d' haleine.*

nous sommes perdus ; la ville est livrée ; les  
portes sont ouvertes à Henri. Ces tambours que  
vous entendez, ce sont ses troupes... Brissac  
nous a trahis...

Turiaf.

ô fureur ! Malheureux que je suis ! ... mon  
poignard étoit si près de son coeur ; pourquoi  
ai-je différé de frapper !

Halfrenas.

J' avois un pressentiment confus ; que ne l' ai-je

écouté ! ... comme il a su nous tromper ! ô rage !  
*il enfonce son poignard dans une porte,*  
*comme s' il assassinoit Brissac.*  
Aubry.  
Rougissez de l' avoir été...

#### ACTE 4 SCENE 9

acteurs précédents, Varade.  
Varade, *en entrant.*  
indignes et lâches espions ! ... remettez à de  
pareilles gens le sort des états ! Que n' ai-je pu  
tout voir, tout examiner, tout suivre de mes  
propres yeux !

p116

Halfrenas.  
Vous étiez vous-même dans la plus parfaite  
sécurité...  
Varade, *avec un cri sourd.*  
eh, oui, d' après vos malheureuses instructions...  
je me déteste, je me méprise moi-même de vous  
avoir écoutés. Brissac s' est vendu au navarrois.  
Henri entre victorieux... quelle honte pour notre  
parti ! Et comment n' avons-nous pas su prévoir  
que Brissac céderoit à la soif de l' or et de la  
faveur ?  
Bussy-Le-Clerc.  
Mais nous pouvons tenir quelque temps dans  
cette forteresse, canonner la ville ; et qui sait  
encore ce qui arrivera ?  
Varade.  
Espoir inutile ! Nous sommes environnés et sans  
défenses. Le peuple ignore même ce qui s' est passé ;  
il s' éveille à peine... Brissac attendoit les  
troupes qu' il avoit fait cacher... les portes  
s' ouvrent à son ordre, les barrières tombent, et les  
soldats royalistes sont entrés en silence ; ils se  
sont emparés sans bruit des places et carrefours. La  
bravoure

p117

anime un seul corps-de-garde espagnol, qui  
veut s' opposer au passage. Ce corps fidele est  
enveloppé et massacré... Henri s' avance au  
milieu d' un gros corps de noblesse. Mais, ce qui

m'indigne le plus, c' est que cette marche  
ressemble moins à une entrée militaire qu' à un  
triomphe pacifique ; on le diroit affermi sur le  
trône depuis long-temps. Le croirez-vous ? Après  
une si longue résistance, et marquée par tant  
d' actes de courage, pas un seul catholique,  
vengeur de la religion et de l' état, n' a tendu une  
chaîne, n' a élevé une barricade ; pas une seule  
main furieuse ou désespérée n' a su lancer de dessus  
un toît une pierre, une poutre, une tuile. Il ne  
falloit qu' un coup tiré par un brave et digne  
citoyen, pour mettre tout en mouvement et sauver la  
ville et la France... quel peuple ! Il n' aura  
jamais une base stable...

Cris Du Peuple.

Vive Henri ! Victoire au grand roi !

Cris Des Prisonniers, *qui percent la voûte.*

vive Henri ! Vive celui qui nous délivre !

Guincestre.

J' entends la hache qui enfonce les portes...

Cris Du Peuple.

Vive Henri ! Victoire au grand roi !

p118

Halfrenas.

Entendez-vous ces cris ? ô rage ! Où nous sauver ?

Bussy-Le-Clerc.

Puisqu' il faut céder pour le moment, cédon.

Venez, suivez-moi tous... je vous menerai par les  
détours d' un souterrain qui nous conduira d' un  
côté favorable : notre retraite sera dans l' armée  
de Mayenne ; et de-là, plus furieux, plus  
intrépides, nous lui susciterons de nouveaux  
ennemis.

Cris Des Prisonniers.

Vive Henri ! Vive le prince qui nous délivre !

Aubry, *jettant un oeil farouche sur les cachots.*

si nous égorgions nos prisonniers ?

Varade.

Ce n' est point là une ressource... est-ce un  
sang vil qu' il faut s' amuser à répandre ?

Guincestre.

Détestable navarrois, je voue à toi et à ta race  
une haine éternelle !

Aubry.

Eh ! Que lui fait notre haine ? Que nous  
reste-t-il contre lui ?

Varade.

Le poignard. Venez.

*tous les ligueurs sortent, et on les voit entrer  
l' un après l' autre par la porte d' un  
souterrain.*

ACTE 4 SCENE 10

Hilaire pere, Mad Hilaire, Mlle Lancy.

Mad Hilaire.

Hilaire ! ... ces cris, les as-tu entendus ? ...

ciel ! ... oserions-nous l' espérer ? ... ô clémence  
divine ! ... ô mon dieu ! ... de quelle incertitude  
je suis agitée !

Hilaire pere.

Paix, ma chere épouse, paix... gardons-nous  
de nous faire entendre... je tremble comme toi...  
un espoir inattendu frappe mon coeur... mais  
craignons encore... les monstres qui nous  
oppriment, ne sont pas éloignés... ils pourroient  
revenir sur leurs pas... quel bruit ! ... est-ce  
notre délivrance ou notre mort qui s' approche ?  
*on entend briser les dernieres portes, elles  
tombent. L' officier Lancy entre à la tête d' une  
troupe de soldats armés comme lui de haches  
et d' épées ; le bruit des tambours et des  
troupes se fait toujours entendre.*

ACTE 4 SCENE 11

acteurs précédents, Lancy, soldats armés.

Lancy, *avant que la porte tombe tout-à-fait,  
avec une forte exclamation.*

Hilaire, cher Hilaire, respirez-tu dans ces  
horribles lieux ?

*ils répondent très-fortement d' un seul cri :*

oui, oui, nous y sommes.

Lancy.

Ah ! Mon ami, où es-tu ? Où est-elle ?

Toutes Les Voix.

Ici, ici, ici.

Mlle Lancy.

C' est sa voix, c' est mon pere, c' est lui...

Lancy, *se précipitant avec sa suite dans le  
cachot.*

je la retrouve, ma fille... je viens assez à temps... la joie me suffoque. *à sa suite.*  
aidez-moi à soulever, à briser ses chaînes... je ne puis parler.

*cet endroit de la prison se remplit de prisonniers délivrés et de soldats libérateurs. on a enfoncé toutes les portes. Ils s'embrassent. on entend à différents intervalles les cris de vive Henri, vive Henri ! Mêlés du bruit des tambours et des trompettes.*

*Prisonniers Et Soldats, s'embrassant dans la prison avec ame.*

mon ami... mon frere... mon cousin... mon oncle...  
mon bienfaiteur...

*Lancy avec sa fille, Hilaire avec sa femme, forment*

*p121*

*sur le devant de la scene un tableau muet et touchant. Les soldats les portent sur les bras. Ils sont immobiles de saisissement. Après un repos.*

*Lancy, à Hilaire.*

mon ami, quel moment ! ... comme d' un instant à l' autre le sort de cette malheureuse ville est changé ! ... en vous quittant, je n' espérois pas sitôt vous revoir... à peine suis-je de retour au camp, que l' ordre arrive aux troupes de marcher vers les remparts. Je gémissois d' être forcé encore une fois de rougir mon épée du sang de mes compatriotes. Nous comptions aller à l' assaut... quel a été notre étonnement et notre joie ! Les portes s' ouvrent à l' approche de Henri. Brissac lui présente les clefs ; tout se soumet : les factieux disparaissent... nous avançons... non, ce n' est point une ville qui se soumet à son vainqueur ; c' est un roi paisible qui entre en triomphe dans sa capitale... entendez-vous ces cris d' allegresse ? ... ils vont aux pieds des autels rendre hommage au dieu des armées, d' une victoire d' autant plus chere à son coeur, qu' elle ne lui coûte point de sang. Le louvre va recevoir son roi. La pompe du monarque est dans l' ivresse de tout un peuple qui l' adore et le bénit. Tous les vestiges de la guerre civile sont effacés, il n' en reste plus la moindre trace. L' abondance, sur cent chars couronnés de verdure, apporte à la ville ses dons variés. L' artisan dans cet instant même peut reprendre paisiblement ses travaux accoutumés. L' ordre regne comme s' il n' eût jamais été interrompu... viens, mon cher Hilaire, viens

contempler ce miracle, viens apprendre à connoître  
Henri... ne te refuse pas, je t' en supplie, au  
bonheur de l' aimer comme nous.

p122



Hilaire pere.

Ah, que me dis-tu ! Vas, je suis bien désabusé... victime crédule de cette ligue perfide, je suis trop éclairé sur ses nombreux attentats ; et si tu me vois ici, c' est qu' on a voulu étouffer la voix qui alloit divulguer les plus affreux complots.

Lancy.

Embrassons-nous encore... victoire entiere... le coeur de mon ami nous est rendu... il est délivré de la séduction des traîtres... allons jouir de ce double triomphe.

Hilaire pere.

Hélas, pourquoi faut-il que mon fils se soit écarté de nous ! ... il ne manque à ma joie que de le revoir.

Mad Hilaire.

ô mere désolée ! Que vas-tu devenir ! Que t' importe un jour si beau, si ton fils ne le partage !

Mlle Lancy.

Ah, mon pere ! Ces moments cessent d' être fortunés par l' absence d' Hilaire... je vous l' avoue comme je le sens.

Mad Hilaire.

Que nous le revoyions ! ... c' est à ce seul prix que tous nos maux pourront être effacés.

Lancy, à sa fille.

je vous ai toujours regardés comme destinés l' un pour l' autre... que le ciel vous rassemble, et je consens à vous unir.

Mad Hilaire.

Cet espoir est bien flatteur ; mais le ciel nous accordera-t-il cette derniere marque de sa miséricorde ?

Lancy.

Et sur quel fondement vous désespérez-vous ? Il est jeune, plein de force et de courage ; il ne manque

p123

point, d' ailleurs, de prudence... armez-vous plutôt de confiance, et telle que vous devez la concevoir, après tant d' heureux miracles. Pourquoi se plaire dans des idées funebres, quand tout annonce la clémence du ciel ? Le changement que vous venez d' éprouver, n' est-il pas un témoignage des graces toujours inattendues que la providence tient en réserve ?

Mad Hilaire.

J' espere en elle ; je l' ai toujours adorée : mais

la crainte est la plus forte ; un pressentiment  
secret et fatal me dit que je ne le verrai plus.  
*après un silence, on voit paroître Hilaire  
fils.*

Lancy, *s' écriant.*

il est trompé, il est trompé, ce pressentiment...  
le voici !

#### ACTE 4 SCENE 12

Acteurs précédents, Hilaire fils.

Hilaire fils, *se jettant éperdument dans les  
bras de sa mere.*

ils vivent encore, et je suis dans leurs bras !

Mad Hilaire.

Mon enfant ! ...

Hilaire pere.

Mon fils ! ...

Mlle Lancy.

Cher Hilaire ! ...

Hilaire fils.

Ah, Lancy ! ... ah, mon pere ! ... quel coup  
du ciel ! ... nous voilà tous réunis, nous voilà tous

p124

heureux ! ... oui, le ciel m' a récompensé d' avoir  
été un des soldats de Henri. Sa cause étoit juste ;  
je me suis rangé sous ses drapeaux, prêt à verser  
mon sang pour le libérateur de la patrie. Je l' ai  
vu, ce grand roi que nous refusons de connoître, ce  
roi que d' indignes factieux nous peignoient sous  
de si noires couleurs. Mon pere ! D' un seul regard  
il m' a attaché à lui pour jamais. Ce n' est point  
un ennemi couroucé qui cherche la vengeance,  
c' est un monarque bienfaisant qui veut commencer  
le bonheur du peuple. Il n' a fallu que sa présence,  
pour réveiller le patriotisme dans le coeur des  
parisiens. Vous ne savez pas comme il reçoit tous  
ceux qui vont à lui, avec quel ton affable il  
répond à leurs demandes. Sous des traits guerriers,  
on reconnoît un bon prince, un coeur françois, le  
meilleur des hommes et des rois ; et l' imposture  
vouloit le dépouiller de son héritage... venez,  
venez tous jouir du plaisir de le voir. Allons tous  
nous réunir au transport de ceux qui l' entourent.  
On accourt, on le voit, et l' on ne peut se  
rassasier de le voir, et l' on ne peut se défendre  
de l' aimer. C' est qu' il a ce front ouvert, où la  
grandeur s' allie à la générosité ; il semble pere

de cette foule immense qui l' environne ; son geste,  
son regard, tout dit qu' on peut l' approcher ; il a  
enfin la confiance du héros. *laissez, laissez les*  
*venir à moi*, dit-il, *ils sont affamés de*  
*voir un roi...* au louvre, soulevant une  
tapisserie qui le cachait, il a dit : *qu' il*  
*n' y ait point de voile entre mon peuple et*  
*moi !* j' ai embrassé ses genoux ; il a daigné me  
sourire. Je ne pouvois m' arracher d' auprès de lui ;  
j' étois dans une ivresse dont je ne suis sorti que  
pour songer à vous. Désespéré de ne plus vous  
trouver, j' errois par-tout en vous cherchant,  
lorsqu' un ami, témoin de votre dernière infortune,  
vient de précipiter

p125

ici mes pas... j' entre avec la terreur et  
l' effroi... je vous embrasse avec joie, et je bénis  
mille fois le ciel qui a mis fin à nos maux, en nous  
réunissant, en nous donnant un bon roi et la paix.  
Nouveaux Cris Du Peuple.  
Vive le grand Henri ! Vive le grand Henri !  
Lancy.  
Entendez-vous ces nouveaux témoignages de  
l' ivresse publique ? ... ils nous appellent...  
ne formons plus qu' une famille ; allons nous  
jetter aux pieds du grand roi : ce nom qu' on lui  
donne, lui est dû ; il est l' expression de l' amour  
qui ne s' accorde qu' à la bonté. Elle va s' asseoir  
avec lui sur le trône ; les exploits guerriers les  
plus célèbres disparaissent devant cette nouvelle  
gloire que lui attribue la clémence.  
Mad Hilaire.  
Jour mille fois heureux qui nous réunit !  
Hilaire pere.  
C' est sortir du tombeau pour revenir à la vie.  
Lancy.  
Oh, que d' actions de graces vous devez au  
ciel, ma chere fille !  
Mlle Lancy.  
Du moment que je vous ai revu, mon pere,

p126

mon ame est en prieres et loue le maître suprême  
des événements. Ce qu' Hilaire vient de nous  
exposer m' a vivement touchée, et chaque mot qu' il  
a prononcé élevoit un hymne au fond de mon

coeur. ô mon dieu ! Oui, j' aurai toujours confiance  
en votre miséricorde... je retrouve en un moment  
tout ce que j' avois perdu...

Hilaire fils, à *Lancy*.

Lancy ! Le ciel connoît nos coeurs, comme vous  
les connoissez... il sait que j' aspire à un  
bonheur.

Hilaire pere.

Et Lancy et ton pere approuvent ton amour.

Tu seras heureux, et vous allez être unis.

à *Lancy en souriant*. mon ami, te rappelles-tu,  
que, dès leur plus tendre enfance, nous nous  
sommes flattés de voir un jour former sous nos  
yeux cette douce union ?

Lancy.

Pouvoit-elle commencer sous de plus heureux  
auspices ? ( *on entend les cris de vive le*  
grand Henri ! ) allons mêler nos voix à ces  
acclamations universelles. Le regne d' un héros qui  
a connu le malheur, est fait pour accomplir la  
félicité de son peuple.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)